

LA VIE
ET LE MARTYRE
DE LOUIS XVI,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Imolé le 21 JANVIER 1793.

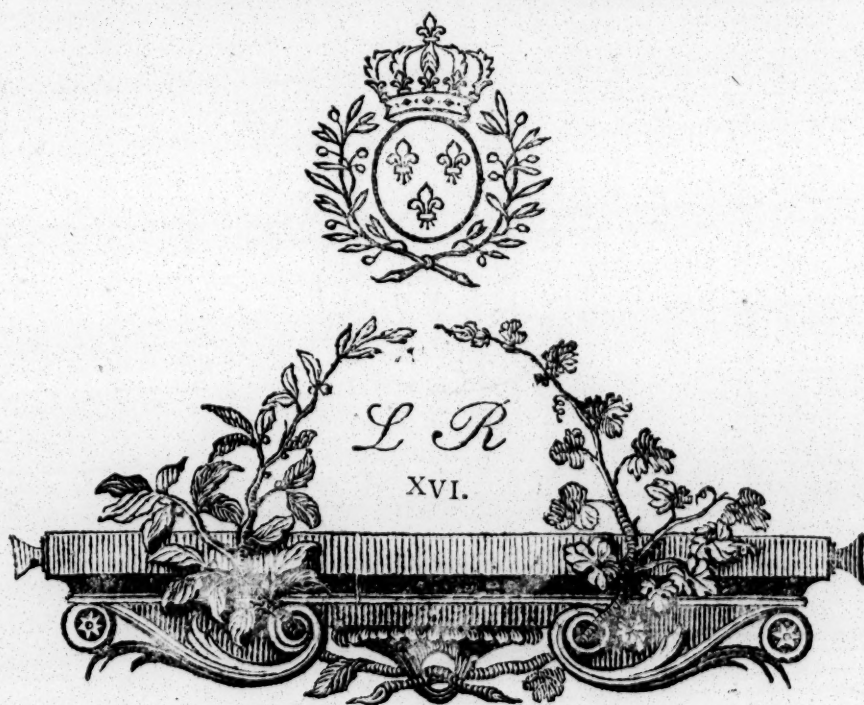
Avec un Examen du Décret régicide.

SUIVI DU TESTAMENT DE LOUIS XVI.

PAR M. DE LIMON.

Alii diutius imperium tenuerint; nemo tam fortiter reliquerit.—TAC. Hist.

D'autres auroient pu conserver l'empire plus long temps; personne
ne l'auroit quitté avec autant de courage.



Imprimé au Profit du Clergé Réfugié.

L O N D R E :

De l'imprimerie de J. P. COGLAN, No. 37. Duke Street, Grosvenor
Square: & se vend chez Messrs. J. DEBRET, Piccadilly; BOOKER,
Bond Street; KEATING, Warwick Street; LEWIS, Ruffel-Street;
ROBINSONS, Pater-noster Row; ROBINS, Winchester; GRE-
GORY, Brighton; LEGER, Dover, & WATTS, Gosport.

M,DCC,XCIII.



44

3

20

399

12

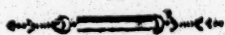
o
l
f
o
n
ta
R
to
c
p
d
fi
n
fe
fa
de
no



LA VIE

ET LE MARTYRE

DE LOUIS XVI.



IL est donc consommé cet attentat horrible! Il est consommé! Et je contiendrois mon indignation! & je n'appellerois pas la vengeance du ciel & de la terre sur la tête des scélérats, des monstres dont les mains sacrilèges ont deshonoré le nom François, révolté l'humanité, assassiné la Patrie, fait couler le sang de tant de Rois! O mon maître! ô mon Roi! assez d'autres vous loueront; l'histoire vous immortalisera; la religion vous décernera la palme du martyre, moi je viens vous pleurer; je viens nourrir ma douleur de l'idée de vos vertus; en parler à toutes les âmes sensibles, à tous les bons François. Hélas! nous n'avons tous en ce moment qu'un cœur, qu'un sentiment, nous sommes tous frappés du coup fatal qui vous a atteint. Notre deuil est celui de la nature entière. Tous les cœurs sont émus de notre douleur mortelle. En perdant votre Em-

pire, vous en avez acquis un universel et du haut des cieux, à qui la terre vous a restitué, si vos regards cherchent encore vos sujets fideles, excepté en France, vos yeux ne verront dans le monde entier que des cœurs vraiment François.

Oh! combien les étrangers chérissoient encore davantage la mémoire de l'infortuné Louis XVI, si, comme moi, si, comme tout ce qui existoit d'honnête en France, ils connoissoient bien sa vie privée, sa vie publique & son martyre.

Privé dès son enfance d'un pere qui ne put lui donner que la leçon de sa mort; leçon affreuse, mais instructive; son éducation se trouva heureusement confiée à des mains sages & pures. Le Duc de la Vauguyon & l'ancien Evêque de Limoges, furent chargés par feu M. le Dauphin de ce soin précieux, & le choix de M. le Dauphin, pere si tendre & si éclairé, dit assez combien ils en étoient dignes. Tous deux s'occupèrent de concert d'établir profondément dans le cœur du jeune Dauphin, cette religion consolante & bienfaitrice, qui ne l'abandonna jamais, qui fit le bonheur de sa vie, & lui fit trouver de la douceur dans l'amertume même de la mort. J'ai entendu l'incrédule qui méditoit dans son cœur le renversement des Autels & des Trônes, critiquer, ridiculiser cette pieuse éducation, & l'homme vain & léger répéter l'incrédule, & la société entiere, qui parlant toujours ne réfléchit jamais, être l'écho de l'un & de l'autre. Mais graces vous soient rendues, ô sages instituteurs, d'avoir distillé de loin ce baume salutaire, que la religion a fait couler depuis sur les playes douloureuses, que le crime, que la rage des forcénés a faites dans le cœur du plus sensible, du plus infortuné des Monarques.

L'Education est une seconde vie. Nous naissons

pour nous, mais elle nous fait vivre pour les autres; elle règle nos penchans, tempère nos passions, détermine notre caractère, développe nos vertus, double notre esprit, & aggrandit tout notre être. Benissons donc à jamais les institutrices, les instituteurs courageux qui impriment de bonne heure dans les cœurs des maîtres du monde, l'amour de Dieu & l'amour du bien: leurs leçons sont des bienfaits pour l'humanité entière.

Le jeune Dauphin sortit de son éducation avec le goût & l'habitude du travail & de la réflexion, un caractère sérieux & peut-être sévère, des mœurs austères, un grand éloignement pour le luxe & un grand amour de l'humanité. Heureusement & malheureusement aussi il joignoit beaucoup de défiance de lui-même, qualité estimable & dangereuse qui préserve un Prince de faire des fautes, mais qui donne souvent un libre cours aux erreurs & aux passions des autres, & qui laisse aux circonstances un empire absolu qui peut être funeste.

On le maria. L'intérêt de l'Etat choisit pour lui sa compagne, & il n'auroit pas pu la mieux choisir lui-même. Une jeune Princesse, qui fut bientôt l'objet de l'idolâtrie des François, lui apportat en dot, le premier des biens pour une Monarchie, l'affurance d'une longue paix & tous les trésors des Archiduchesses d'Autriche, les grâces, l'esprit, les vertus, la sensibilité & les grandes qualités de MARIE-THERÈSE, de cette Reine auguste & fortunée que ses ennemis combattirent en l'admirant, qui n'opposa que l'enfance de son fils & elle-même à la mauvaise fortune pour la défarmer, & qui par son courage & ses vertus conquit un empire à son époux, bonheur plus grand que de le posséder soi-même.

Ce mariage enivra toute la France. Des fêtes

furent célébrées dans tout le Royaume. Paris se distingua surtout; mais ô fatal présage, les magistrats du peuple * avoient écarté les gardes militaires d'une fête solennelle pour laisser le public se livrer en liberté aux transports de sa joie. Cette liberté devint funeste à beaucoup de personnes: elle fit couler les premières larmes que le Dauphin & la Dauphine eussent encore répandues, larmes de douleur dont la source ne devoit jamais tarir. Le peuple attiré par des illuminations n'étant pas dirigé & contenu, se précipita en foule dans la même rue, s'y pressa, s'y étouffa. Les Parisiens se foulèrent aux pieds les uns les autres: un grand nombre périt, & il périt dans cette place, où depuis au nom de la liberté, on commit un forfait exécrable mais n'anticipons pas sur l'ordre des événemens; je n'aurois pas la force de les décrire.

Le mariage est une grande époque dans la vie de tous les hommes. Il sépare tout d'un coup la jeunesse de l'âge mûr. Il mûrit en effet le caractère & l'esprit; l'homme que la nature destine bientôt au bonheur d'être père, cesse de se voir lui-même pour n'envisager que sa postérité: tout ses rapports changent, & ses goûts avec eux.

Si cela est vrai pour les hommes en général, cela doit l'être davantage pour les souverains. M. le Dauphin en goûtant les douceurs d'être époux, le bonheur d'aimer & d'être aimé, le bien le plus réel que ce monde puisse offrir, vit s'ouvrir devant lui une nouvelle carrière d'obligations & de jouissances. Il sentit que si l'homme ne commande aux animaux que parcequ'il est susceptible de perfectibilité, pour commander aux hommes li

* Le Prévôt des Marchands ne voulut pas que M. le Maréchal de Biron fit faire la police par le régiment des Gardes Françaises.

faut être plus parfait qu'eux. Dès lors il recommença son éducation. Aidé par la douce influence d'une compagne chérie, il travailla d'abord sur lui-même, & forma son caractère. On craignoit qu'il ne fut sévère : il se modéra & il ne fut, que juste. Il haïssoit le luxe, mais il apprit à aimer l'industrie, à favoriser les manufactures. Il aimoit la retraite, mais il se familiarisa avec les hommes puisqu'il devoit les gouverner. Ses goûts étoient simples & purs comme lui. Il admiroit sans cesse ces arts ingénieux dont la simplicité nous dérobe les merveilles qui contribuent à notre bonheur de tous les momens, & dont nous ignorons l'origine parce que le monde oublie toujours le nom de ses bienfaiteurs. Jeune encore, il donna quelques momens de loisir à ces arts précieux : qui oseroit le regretter ? appelé à les protéger, son devoir étoit de les connoître. D'ailleurs dans un rang aussi élevé, avec des entours que l'on n'a pas choisis, que l'on ne peut pas assez connoître, il vaut mieux souvent s'amuser avec soi que de s'ennuyer, ou de se corrompre avec les autres. C'étoit sans doute par ce principe & pour économiser ses momens qu'il évitoit, sans affecter de les fuir & sans les condamner, ces plaisirs bruyans qui abrègent l'emploi de la vie & consomment le tems lors même que l'on croit en jouir. Le seul délassement qu'il se permettoit quelquefois étoit de la chasse ; il étoit nécessaire à sa santé, il le reposoit de ses travaux, il le laissoit en paix avec lui-même sans les desirs & les regrets qui sont le tourment des autres passions.

Cependant le Roi avoit aussi des passions, mais elles prenoient en lui la teinte de son caractère. Le besoin d'aimer, parfaitement d'accord avec ses devoirs, se dirigea sur les objets qui devoient

fans cesse lui être chers, sur la Reine, sur ses enfans, sa famille, ses serviteurs & ses sujets. Ce besoin créa en lui, & cette sensibilité qu'il n'a jamais démentie, qui double les biens & les maux de ce monde, & l'amitié qui peut seule consoler de la Royauté, & la bienfaisance qui la met à profit, & l'amour de l'humanité, la bonté qui après la justice rapprochent le plus un Roi de la Divinité.

La grandeur m'étonne, la gloire me séduit, de grandes vertus m'impriment un grand respect, mais je ne peux chérir qu'un Souverain qui chérit l'humanité, qui fait s'attendrir & pleurer sur le malheur, qui sent les maux qu'il n'a jamais éprouvés, qui n'est point heureux s'il est des malheureux qu'il ait pu & qu'il n'ait pas empêchés de l'être : mon cœur est à ce prix. A ce prix aussi Louis XVI dut avoir le cœur de tous ses fideles sujets. Effectivement quel Monarque fut meilleur époux, meilleur pere, meilleur parent, meilleur ami ? Des peintres plus habiles que moi feront passer à la postérité les tableaux journaliers & attendrissans de sa vie intérieure ; de ses soins instructifs & caressans pour ses enfans, & de cette douce intimité, de cette confiance inaltérable entre les deux époux qui en assuroient le bonheur réciproque. Des amis, car tous deux en avoient, & tous deux étoient dignes d'en avoir, ont joui souvent de ce touchant spectacle. Un jour qu'au milieu d'eux le Roi parloit avec douleur, non des peines attachées à ses devoirs, elles lui paroissoient douces ; mais de la difficulté de les bien remplir, on voulut en consoler son ame timorée en lui rappelant les bienfaits qu'il repandoit ; *hélas, répondit ce vertueux monarque, puis-je être heureux en songeant que, sans le vouloir, je fais peut-être bien des injustices ?* Il

sentoit que la justice étoit son premier devoir; aussi fut-elle toujours son premier vœu, & je défie les plus lâches, les plus atroces détracteurs de sa vertu, s'il peut en exister encore, de citer une seule circonstance où le Roi n'ait pas été souverainement juste.

Une ancienne jurisprudence fiscale avoit déterminé son conseil à concéder les attérissemens formés par quelques rivières. La rigueur des loix & l'usage immémorial autorisoient cette disposition. Le Parlement de Bordeaux en très-grande députation vint faire des réclamations, & à des loix injustes il opposa la plus ancienne & la plus sainte des loix, le droit naturel. Louis XVI. fut frappé des représentations du Parlement; ils les entendit, ils les discuta lui-même, & après avoir étonné dans une séance de 7 heures de travail par sa présence d'esprit, sa sagacité et son excellente judiciaire, 40 magistrats blanchis dans l'étude des loix, ils les fit prosterner d'admiration, de respect & de reconnaissance par la décision qu'il rendit. En ne consultant que la justesse de son esprit & la droiture de son cœur, le Roi se condamna lui-même, & ce fut certainement une des plus douces jouissances de son regne.

Cet événement qui fixa sur lui l'œil de toute la France, découvrit aux regards du public l'intérieur de son cabinet, & révéla le secret de sa vie. On fut alors combien elle étoit laborieuse, & que chaque jour le Roi ne se levoit pour les courtisans qu'après avoir achevé une journée pour son instruction.

Il s'étoit d'abord appliqué à la géographie, car il faut connoître le globe pour en étudier l'histoire, & il fut, je ne crains pas d'être démenti, l'un des premiers géographes de son

siecle. Je vous en atteste, infortuné la Peyrouse, vous l'objet de l'inquiétude, de l'intérêt & des regrets de l'univers entier, vous que le Roi avoit choisi lui-même pour faire le tour du monde, combien vous fûtes étonné en entrant chez votre maître pour prendre un congé, hélas éternel, d'y trouver la simplicité de la vertu, la douce familiarité de la bonté, la profondeur de l'érudition, sans l'ostentation de la science. Il cherchoit à s'instruire avec vous, & c'est vous qui vous instruisiez avec lui; je le tiens de vous-même; c'étoit Danville, c'étoit Cook que vous croyiez entendre, & c'est un grand Monarque qui vous parloit. Oh! que n'ai-je recueilli vos propres paroles, les expressions touchantes avec lesquelles, dans un tems où je ne pouvois pas prévoir que j'aurois jamais à les publier, vous me peignites la tendre humanité du Roi, ses vives recommandations pour votre propre conservation & celle de vos équipages, son ordre exprès de porter aux peuples que vous reconnoîtriez, ou que vous découvriez, non des fers, ni nos mœurs corrompues, ni nos instrumens de mort, mais tous les animaux utiles qui pourroient leur manquer, tous les arts qui pourroient les rendre plus heureux sans les corrompre, toutes les graines des plantes qui pourroient leur être nécessaires. Qu'il étoit petit à mes yeux, ce conquérant fanatique de fausse gloire, ce fougueux voyageur, cet Alexandre qui trouvoit le monde trop rétréci pour ses exploits! & qu'il vous parut grand ce monarque qui travaillant pour ses peuples, pour étendre les progrès d'un art nécessaire à l'univers entiers, pressé de faire le bien, vouloit sans éclat que vous portassiez le bonheur & la fertilité dans les régions les plus éloignées, s'occupoit, au sein apparent

de la mollesse & de l'opulence, des peuplades inconnues ou misérables que la nature avoit jettées dans des déserts arides, & dont la bienfaisance, en s'élançant au-delà des mers, vouloit acquérir des amis & non des tributaires à la France, seul moyen d'enrichir son pays sans troubler la paix du monde.

L'histoire ouvrit aussi au Roi ses inépuisables trésors. Les Princes ne peuvent voir les hommes qui les entourent que dans les hommes qui ne sont plus. La vérité n'existe sans voile pour eux que dans le passé et dans l'avenir : l'un les l'instruit, l'autre les punit ou les récompense. C'étoit dont les générations écoulées qu'il devoit interroger sur ses devoirs. Il les chercha dans l'histoire, seul conseiller qui n'égare jamais : il vit & suivit dans leur accroissement & dans leur décadence les empires qui se sont écroulés successivement les uns sur les autres, semblables à ces rochers long-tems l'admiration, ou l'effroi des voyageurs que les siècles font rouler du haut des monts, & réduisent en poussière foulée aux pieds par les passans. Il s'instruisit avec les Grecs, législateurs du goût, dont les chefs-d'œuvre respirent encore. Il s'éleva avec les Romains, législateurs du monde, dont les loix ont survécu à leur empire. Il contempla leur lutte avec les peuples du Nord, vit naître tous les états modernes, & s'élever ce trône éclatant de ses ancêtres, soutenu par 14 siècles de travaux & de gloire, ce trône.....qui devoit bientôt s'abîmer sous lui.

Dans ce bouleversement successif & général, il n'observa pas seulement que Dieu seul est éternel & immuable, que tout ce qui naît, croît, décroît & périt ; il étudia les causes accidentelles qui retardent ou accélèrent la chute des empires, les fautes des Rois, les erreurs des peuples, l'es-

fet des passions, l'ambition, le ferment le plus destructeur de tous les états. Il en tiroit des conséquences, des regles de conduite pour éterniser par sa moderation, par sa justice avec ses voisins, par sa fermeté avec ses rivaux, par son défintéressement avec tous, par son amour pour ses sujets, cette antique monarchie dont il alloit être dépouillé.

On sent qu'avec ses vues il s'attacha particulièrement à l'histoire de sa maison; il vivoit sans cesse avec St. Louis & Henri IV., il s'efforçoit de les imiter, & il n'avoit besoin que de rencontrer un Suger, ou un Sully pour les faire oublier. Ceux qui l'approchoient de plus près n'en ont jamais douté. Ils appercevoient Henri IV. quelquefois dans ses traits, souvent dans ses discours, & toujours dans ses intentions. On crut sur-tout voir & entendre le Vainqueur de la ligue, lorsque infortuné Louis XVI., revenant de Varenne, entouré de satellites & au milieu des menaces des conjurés & des poignards des assassins, plus occupé des dangers de ses serviteurs fideles que des siens propres, dit au Duc de Brissac, qui se précipitoit sur sa main pour la baiser, *éloignez-vous mon ami, ils vous regardent tous*. Brissac s'éloigna en effet, mais ce fut pour mériter de mourir bientôt pour son Roi.

Hé, qui n'auroit pas voulu de même de sacrifier pour lui (Son caractère sembloit être emprunte de tous ses ayeux. Il avoit la piété de St. Louis, la sagesse & la modération de Charles V., la justice, la probité de Louis XII., la loyauté de François premier, la bonté, la franchise, la bonhomie, qu'on me pardonne cette expression, mon sentiment n'en peut pas trouver d'autre, oui, la bonhomie d'Henri IV., l'amour des arts de Louis XIV.; il étoit comme tout le

monde l'a dit souvent, le plus honnête homme de son Royaume; aussi quand on connoissoit bien le Roi, on auroit désiré l'avoir pour ami, pour égal, & si on l'avoit eu pour égal, on auroit encore voulu l'avoir pour Roi.

Il s'abandonnoit à ses affections parce qu'il étoit bon, & qu'elles étoient honnêtes; il commandoit à ses passions parce qu'elles étoient douces & qu'il étoit vertueux. Compatissant à l'excès, personne au monde n'attacha plus de prix que lui à la vie des hommes, & ne fut plus sensible aux malheurs de l'humanité; ennemi de la calomnie, comme s'il eut prévu qu'il en seroit la victime, le sarcasme, l'épigramme, la malignité, ces poisons lents de la société, toujours détestés & toujours accueillis, ne réussissoient jamais auprès de lui; juste par principe, bien-faisant par gout; il étoit doux par habitude, courageux sans effort, confiant sans indiscretion, difficile mais fidele en amitié, sa conversation étoit simple, sans la prétention d'instruire, ni d'amuser, son esprit étoit solide sans brillant ses manieres si naturelles, sa bonté si noble & si familiere, qu'il étoit également difficile en causant avec lui de se souvenir qu'il étoit Roi & de l'oublier. En un mot, ses vertus, ses qualités, ses foibles, s'il en avoit, tout tenoit en lui à la religion ou au sentiment, & rien au calcul & aux passions.

Je n'outre rien, je ne crains point d'être dément sur rien, & si les vérités que ma foible voix atténue en les publiant paroissent des louanges, qu'il me soit permis de dire que j'ai servi des Princes, approché des Rois, sans jamais les flatter, que je n'ai pas loué l'infortuné Monarque lui-même dans l'éclat de ses prospérités,

qu'il ne lui est jamais parvenu de moi que des vérités, & j'ose l'affirmer, de *grandes vérités*, & que j'ai le droit, au moins aujourd'hui, qu'il n'est plus, d'exprimer ce que je sens, & de célébrer ce que je pleure.

J'ai parlé des vertus du Roi; je ne dois pas taire l'usage qu'il en fit.

Louis XVI. condamné par le décès de son ayeul à monter, jeune encore, sur le trône de St. Louis, se sentit tout-à-coup accablé du poids de la Royauté. Ses mains couvrirent son visage, & après un moment de silence douloureux, il s'écria: *Oh mon Dieu, quel fardeau!* cruel & affreux pressentiment des tourmens que la couronne devoit un jour lui coûter.

La France épuisée par les dépenses d'une guerre ruineuse sur mer & sur terre, ne l'étoit pas moins par le désordre de l'administration de ses finances pendant les dix dernières années de paix. Des partis différens divisoient déjà la cour. Tous les grands tribunaux du Royaume, les parlemens, les chambres des comptes, les cours des aides, ces corps politiques aussi anciens que la monarchie, qui la soutenoient & la tempéroient tour-à-tour, garants au Roi de la fidélité des peuples, garants aux peuples de la justice du Roi, avoient été détruits. La France entière soupiroit après leur retour. Paris étoit mécontent, les provinces étoient souffrantes, une inquiétude générale, funeste avant-coureur des convulsions des empires, agitoit tous les esprits. Un ministère peu estimé du public, & qui à beaucoup d'égards ne pouvoit pas avoir la confiance du Roi, ne présentait aucune ressource à son inexpérience. Il sentoit le besoin d'établir un principal ministre, & tout le monde le dési-

roit pour lui ; il falloit faire un choix heureux ; mais étoit-il possible ? Censeurs injustes que nous sommes ! qui voudrions que les Rois eussent toujours des ministres infailibles ; examinons bien ce que c'est qu'un *homme d'Etat*, pénétrons-nous de tout ce qu'il est, & de tout ce qu'il doit être, sachons combien la nature en est avare, & nous plaindrons les siècles, les pays qui n'en ont pas, sans nous plaindre des Souverains qui en cherchent sans en rencontrer.

Tout le monde croit être homme d'état, & des siècles entiers ont fait effort pour en produire quelques-uns. L'homme d'état n'est rien en apparence, & il est tout réalité. Il n'est ni missionnaire, ni ministre des autels, mais il fait que la Religion est la première législation du monde, le lien plus fort de toutes les sociétés, le pivot de tous les trônes, la consolation de tous les cœurs et le frein de toutes les passions ; il la protège, la défend et la respecte.

Il n'est pas magistrat, il ne fait pas ce que les loix disent dans tous les cas, mais il sent ce qu'elles doivent dire. Il révere leur antiquité, il y touche avec circonspection, il administre par elles, et par elles il prévient les délits au lieu de les punir. Il entretient l'harmonie du corps politique, et la justice vigilante veille continuellement à la sûreté des personnes, à la propriété des choses, et au bonheur de tous.

Il n'est pas toujours général d'armée, peut-être ne feront-ils pas mouvoir des bataillons, mais il trace la route à la victoire, il l'encline à ses projets ; il conçoit les plans de campagne comme Louvois, et choisit Turenne pour le exécuter.

Son génie expireroit dans les opérations matérielles du financier subalterne, mais législateur

de la finance, il anime par elle le corps politique, multiplie ses forces & accroit sa puissance. Il veille également aux intérêts du propriétaire, du commerçant, du créancier de l'état, du salarié & du pauvre. Il respecte dans tous la subsistance de chacun, & n'atteint que son superflu. Il répartit l'impôt avec tant de justice, le combine avec tant de sagesse, le perçoit avec tant de simplicité, le dépense avec tant d'économie, que ce tribut si calomnié, devenu léger parce qu'il n'est plus injuste, ne coûte de regrets à personne, & se trouve dans sa main une des sources de la prospérité, & de l'opulence publique.

Supérieur aux calculs de l'intérêt pécuniaire, il ne pourroit être banquier, mais il fait naître le crédit public, le maîtrise & le dirige à son gré ; le change de son pays n'est que le thermomètre de sa volonté.

Il n'est pas négociant, mais il aime le commerce, l'appelle & le vivifie ; il lui ouvre des chemins, lui creuse des canaux, lui prépare des ports & des magasins, & fixe par la protection & la liberté ce génie voyageur qui enrichit tour-à-tour Tyr et Carthage, Venise et les villes anféatiques, la Belgique & la Hollande, la France et l'Angleterre.

Il n'est point marin, mais il veut, et il a une marine. Ainsi Joseph II. fit flotter son pavillon de Trieste jusqu'à la Chine ; ainsi le Czar Pierre ce transporta à Saardam, et bientôt transporta Saardams dans ses états.

Il n'est point cultivateur, mais les provinces qu'il administre sont les plus fertiles, et les cultivateurs y sont le plus heureux.

Il n'est ni peintre, ni sculpteur, mais il cherche Raphael et le Poussin, les trouve et les récompense : il voit Apollon dans un bloc de

marbre, et il se sert du ciseau de Phidias pour débarrasser le Dieu de son enveloppe.

Il n'est point artiste, mais tous les artistes naissent à sa voix, les manufactures, les arts se rassemblant sous ses yeux; tout s'embellit, tout se perfectionne, tout se féconde autour de lui.

Il n'est point orateur, mais les orateurs se taisent en sa présence: il dit un mot, et ce mot entraîne les esprits et leur commande. Il la parle, et il regne.

La politique de l'homme d'état dispose du monde: elle unit, rapproche ou éloigne à son gré les pays & les nations. Telle l'immortelle Catherine, le plus grand homme d'Etat qui ait jamais existé, qui conçoit, commande & réalise des prodiges, du haut du pôle a étonné la terre, a transporté Athenes et Rome, Palmyre et Carthage dans les régions défrichées par Pierre-le-Grand, a ressuscité des nations, créé des pays et des peuples, a conquis, donné, gardé, ou rendu à son gré des Etats et des Royammes, a permis à l'empire de Mahomet de subsister encore, a dit dans sa gloire: il n'y aura plus de détroit de Gibraltar et de Gallipoli, et a ordonné à ses flottes victorieuses de réunir la mer Noire à la Baltique, étonnées de communiquer ensemble.

En un mot, l'homme d'Etat livré à une seule passion qui fait taire toutes les autres, l'amour de la gloire, met son bonheur dans le bonheur public, & sa récompense dans l'opinion de la postérité; soutenu par le sentiment de ce qu'il vaut, il oppose à la calomnie ses vertus, & à l'envie ses succès; prévoyant dans le calme, imperturbable dans l'orage, toujours maîtrisant les circonstances, son génie est ardent & son maintien paisible, sa force garantit sa loyauté, son

regard embrasse l'espace & la durée, il est la providence de son pays & le ministre de tous les siècles, car il répare le passé, gouverne le présent, & prépare l'avenir.

Tel est l'homme que Louis XVI désiroit, & qu'il appelloit, mais qu'il n'avoit pas le tems de chercher. S'il est vrai que les occasions manquent souvent aux hommes, les hommes aussi manquent souvent aux occasions. Tout la France désiroit voir à la tête des affaires un Ministre qui les eût déjà gouvernées avec succès, dont le génie, à l'exemple de la nature qui travaille en silence, se fut exercé dans la méditation & la retraite, & qui eut apporté au conseil les plus grandes vertus & les plus grands talens, une grande considération & un grand caractère, une grande connoissance des hommes & une grande expérience des choses; mais malheureusement le Cardinal de Bernis étoit à Rome, & des circonstances impérieuses exigeant à l'instant un nouveau Ministre, le Comte de Maurepas, qui l'avoit été autrefois à l'âge de 20 ans, & dont la médiocrité s'étoit même usée dans un long repos, se plaça au premier ministère, & se trouva ainsi avoir embarrassé l'Etat des deux enfances de sa vie, de son adolescence, & de sa vétusté.

Il se livroit encore uniquement aux jouissances de sa résurrection ministérielle & le Roi signaloit déjà le commencement de son regne, en remettant à ses peuples le tribut du *joyeux avènement*, pour recevoir celui de leur amour & de leur reconnaissance. Peu de tems après il rendit à leur vœux les Parlemens & les Cours Souveraines: toute la France regarda cet événement comme un bienfait, & la Roi qui en recueillit le fruit dans les transports de l'amour public, crut pour la première fois, qu'il y avoit du bonheur à gou-

y avoit du bonheur à gouverner. Le celebre Malefherbes le lui persuada encore davantage, en lui disant que *la justice étoit la bienfaisance des Rois*, pensée sublime qui parut neuve à tout le monde, & toute simple au jeune Roi. Les Magistrats en renaissant à sa voix, jurèrent de mourir pour lui : hélas, inutile ferment ! il étoit décidé qu'un jour le Monarque, la Monarchie, les Magistrats périroient ensemble.

Louis XVI, en rétablissant le cours de la justice, apprit que la justice, la raison, l'humanité, Dieu lui-même étoient outragés par l'usage barbare d'appliquer à la question les infortunés, qui seulement accusés de crimes, n'en étoient pas convaincus. Il vit avec effroi que dans la douleur des tourmens, la nature défaillante forçoit l'innocence à se calomnier elle-même, & que dans cet aveu mensonger, arraché aux victimes, la Loi seule étoit criminelle. Le savoir et la détruire fut pour lui la même chose, & dès lors l'innocence pût être accusée, mais jamais sacrifiée. Ce bienfait conduisit à un autre. Louis XVI fait descendre dans ces prisons où tout offense la nature, & l'air que l'on y respire, & le pain que l'on y mange, & les fers que l'on y porte, horribles tombeaux, où le plus grand supplice est de ne pouvoir cesser de vivre. Il est émû du tableau qu'on lui en fait, & lui montrer un abus c'étoit toujours le proscrire.

D'autres prisons, plus impénétrables aux regards du public, ne le sont pas à la vigilante humanité du Roi. Toutes les prisons d'Etat sont ouvertes. Toutes les victimes qui s'y trouvoient sont pardonnées, ou justifiées, & ce châtiment n'est plus réservé que pour les crimes que l'intérêt des mœurs et des loix ne permet pas toujours de punir publiquement.

Des prisons d'un autre genre existoient dans quelques endroits du Royaume. Des hommes de main-morte, enchaînés à la Glebe qui les vit naître, étoient condamnés à y vivre & à y mourir. Cette servitude personnelle fut promptement abolie dans ses domaines. Ainsi, St. Louis dans *ses établissemens**, Loix sages comme lui, et immortelles comme sa mémoire, en respectant leur propriété, enseignoit aux grands Seigneurs de son tems, par le bien qu'il faisoit, tout le bien qu'ils avoient à faire.

Une servitude publique dont les inconvéniens ont souvent été exagérés, & qui en avoit en effet beaucoup, mérita son attention; c'étoit la corvée. Un ministre voulut l'abolir; un autre la laisser subsister, & la sagesse du Roi prit entre eux un milieu équitable. La construction des grands chemins, ces veines du corps politique, qui portent la vie & la fécondité dans toutes les parties de la monarchie, profitant à tout le monde devoit nécessairement être payée par tous, mais tel qui n'a point d'argent voudroit s'acquitter par son travail, & tel autre dont le travail est précieux voudroit se libérer par son argent; Louis XVI y pourvut, en laissant aux communautés la liberté d'opter entre l'un & l'autre.

Il étoit plus difficile de décider à la satisfaction universelle la question de l'exportation des grains. Une secte†, qui a enfanté tous les fleaux qui dévorent aujourd'hui la France, vouloit la liberté absolue; le Roi l'accorda, & bientôt le peuple effrayé de ses effets, se souleva de toutes parts, & la paya de son sang.

* Ce sont des Loix que St. Louis faisoit pour ses propres domaines.

† Les économistes.

Le vulgaire croit, dans son erreur, que les Rois abandonnent le gouvernement aux causes secondes, parce qu'il ne voit qu'elles agir. Mais si on eût pénétré dans l'intérieur du Cabinet de Louis XVI, on l'eût trouvé, méditant sur les mémoires, qu'il se faisoit donner de toutes parts sur cette matiere. J'ai la certitude, & bien d'autres l'attesteront comme moi, que la subsistance de ses peuples étoit continuellement le tourment de son cœur et l'objet de sa pensée. Il interrogea les loix anciennes, les usages voisins, l'opinion des Cours Souveraines, celles des provinces, le vœu des campagnes exprimé par les sociétés d'agriculture, & ne permettant que la libre circulation intérieure, il se décida enfin à fixer le taux du prix des grains qui en arrêteroient de droit l'exportation. Cette loi étoit sage, mais elle trouva des contradicteurs. Le cultivateur s'effraye de la moindre gêne: Le consommateur s'alarme de la moindre liberté. L'un veut que le besoin vienne le chercher; l'autre exige que tout vienne au devant de ses besoins, & l'autorité publique froissée entre ces intérêts opposés, les offense souvent tous les deux pour être juste avec l'un et l'autre. De là les plaintes, les murmures, les accusations odieuses, ressorts funestes que les conjurés ont fait agir avec un succès si désastreux pour aveugler absolument les peuples, & jeter la France dans l'anarchie (1).

Cependant le Roi touché des malheurs de la classe indigente de ses sujets, établit dans le Royaume de ateliers de charité. Il permit aux gens riches de s'associer à ses bienfaits & il les doubla en attachant la subsistance des malheureux à des travaux utiles pour l'Etat. Qui eut dit alors que ces ateliers créés, entretenus par lui, dont aucun de ses prédécesseurs ne lui avoit donné l'ex-

emple, deviendroient bientôt les instrumens de sa perte et l'armée de ses cruels ennemis.

Ses regards se promenerent dans les campagnes: c'est là qu'existoit principalement pour lui la Monarchie: c'est là où il aimoit surtout à être appelé le père de ses sujets. Il reconnut combien il étoit important de perfectionner les races des animaux compagnons de l'homme, qui nourris par lui partagent ses travaux. Il ne crut point s'abaisser en s'occupant aussi de faire améliorer l'espèce de ces autres animaux paisibles dont la toison fournit la pourpre des Rois & fait encore l'ornement des antiques chevaliers qui ressusciteroient l'honneur, si l'honneur étoit perdu dans le monde. Ainsi Charles Quint paroît plus grand à mes yeux en allant visiter le tombeau d'un simple pêcheur qui avoit enrichi ses états qu'en aspirant à la Monarchie de l'univers.

Mais que feroient les campagnes sans les manufactures qui préparent leurs productions & sans le commerce qui en trafique? et quelle est la manufacture & le genre de commerce que Louis XVI n'ait pas connu, protégé & encouragé?

Des établissemens sont faits à la côte d'Afrique: la compagnie des Indes, colosse, qui régnoit en Asie & qui obéissoit en France, avoit succombé à la paix de 1768. Louis XVI la rétablit, chose plus difficile peut-être que de l'avoir créée. Dans tous les ports, des primes en argent excitèrent l'importation du nécessaire & l'exportation du superflu. La pêche étendit ses domaines à Terre-Neuve, & elle fut partout encouragée; la caisse d'escompte réunissant la confiance du souverain, sans laquelle elle ne pouvoit exister, la confiance du public, sans laquelle elle eut existé envain, s'éleva tout d'un coup & prêta au commerce un numéraire immense; le traité avec

l'Angleterre, tour à tour si vanté et si critiqué, fit échanger les productions de notre sol que personne ne pouvoit nous enlever avec les productions des arts que notre industrie pouvoit conquérir.

Enfin des loix sages en adoucissant les liens qui assujétissoient les colonies à la metropole assurèrent leur prospérité commune.

Un grand commerce exige une grande marine : et sous le ministère du Marechal de Castries des flottes formidables sortirent de nos chantiers. Le pavillon François parut avec honneur dans les quatre parties de l'Univers. Suffren en soutint la gloire, mais au milieu de ses succès le Roi qui n'a jamais perdu de vue les intérêts de l'humanité apprend que Cook est attendu revenant de visiter et d'éclairer le monde : il ne veut pas que ce grand homme soit exposé aux hazards de la guerre ; il le recommande à ses amiraux, à ses capitaines : il ordonne à la foudre de respecter le génie. De même les ennemis de la France en attaquant Cambray avoient respecté Fénélon.

Tous les ports sont réparés, les phares se multiplient sur la côte, et la Manche voit avec étonnement les travaux de Cherbourg, Cherbourg destiné à consoler les manes de Louis XIV. de la défaite de sa marine à la Hogue. Ainsi Louis XV fit élever à côté du tombeau magnifique des guerriers, l'école de leurs descendans et de leurs braves vengeurs. Mais puis-je prononcer le nom de Cherbourg sans attendrissement et sans douleur. Il me souvient encore de ce voyage mémorable, de cette course triomphale dans laquelle le Roi traînant tous les cœurs à sa suite, connut les François d'alors et s'en fit connoître, pleura de joie, des larmes de joie que lui-même faisoit répandre ; par tout adoré et par tout juste

et bienfaissant, ses sujets le proclamoient le meilleur des Rois, et il ne s'en croyoit que le plus fortuné. Fatale et inconcevable destinée ! quoi ! peuple barbare tu trahis, tu accuses ce Monarque puissant que naguères tu comblois de bénédictions ! quel bien ne te fit-il pas alors, et quel mal ne lui as tu pas fait depuis ? Oh Reine auguste et infortunée, vous qui pendant le voyage de Cherbourg comptiez à chaque heure les triomphes et les vertus de votre époux, qui sentiez si vivement avec lui le bonheur de regner sur un peuple qu'on aime, il vous étoit réservé de partager aussi ses tourmens. Mais ne nous privons pas de tout le bien que le Roi a fait, avant de dire qu'il n'en pourra plus faire.

Les arts viennent à la suite de l'opulence et les arts furent protégés par le Roi.

Artistes, Littérateurs et Academeciens qui l'avez oublié peut-être ; je vous cite au tribunal de l'Univers : comparoissez : n'étiez-vous pas logés dans son palais, vos ouvrages n'en remplissoient-ils pas l'enceinte ? quelles graces n'en avez-vous pas obtenues, quel est le talent qui soit resté sans récompense, quel est l'Elève qu'il n'ait pas encouragé ? n'étoit-ce pas tout à-la-fois pour votre gloire et pour votre instruction qu'il formoit ce muséum immense, la plus riche collection du monde, des chefs-d'œuvre de tous les tems et de tous les arts ? pour qui fit-il à Paris ce jardin qui porte son nom, bien supérieur à ceux de Semiramis, que vous avez vantés parcequ'ils n'existent plus, ce jardin où les plantes des régions les plus opposées, naturalisées par ses bienfaits venoient fraterniser ensemble ? n'est-ce pas par votre ciseau, par votre burin, et par votre pinceau, qu'il se plaisoit à immortaliser de grandes actions, qu'il fit célébrer celle du chevalier d'As-

fas, plus grand peut-être et plus modeste que Curtius, et qu'il érigea des statues et d'autres monumens éternels à Paschal, à Descartes, à la Fontaine, au Chancelier de l'Hôpital, à Fabert, à Catinat, à Bossuet, tous nés dans cette classe que la calomnie prétend que l'on avoit négligée? n'a-t-il pas jusqu'au dernier moment versé ses bienfaits sur cet art précieux et meurtrier, qui propage également la vérité et la calomnie, qui devoit éterniser ses vertus, et qui a contribué, n'en doutons pas, à le conduire au supplice. O fortuné Pilatre des Rosiers, si dignement récompensé par mon Roi, si honoré de son estime, vous que mon œil cherchoit, suivoit, perdoit dans les cieus, que vous êtes heureux de vous être élevé au dessus d'une terre criminelle et corrompue et de n'y être plus redescendu. (2)

Voilà le Souverain, que les arts, le commerce, l'agriculture, la marine, ont perdu et que peut-être ils ont calomnié. Hé que n'avoit-il pas fait pour tous ses autres sujets?

Affligé du poids des impôts il desira surtout en soulager ses peuples. Ce fut son vœu de tous les momens. l'Economie fut le premier moyen qu'il employa pour y parvenir l'economie étoit le seul trésor que les ministres de ses prédécesseurs n'avoient pas épuisé. A peine sur le trône il ne sentit peut-être pas assez la nécessité de maintenir la splendeur qui l'environnoit. Il se hâta d'en sacrifier une partie au bonheur de ses peuples. Il perdit de vue, car on peut avouer une erreur au milieu de tant de vertus, il perdit de vue un moment, et ~~Meziere~~ emporté par la valeur des mousquetaires et la victoire de Fontenoy décidée par sa valeureuse maison, et tant de combats où elle s'étoit couverte de gloire.

Valenciennes

Les Mousquetaires, les Chevaux-Legers, les Gendarmes, les Grenadiers à Cheval ces généreux défenseurs du trône furent supprimés; les Gardes du Corps seuls leur survécurent et ce fut pour mourir sous les yeux de leur Roi.

Les voyages de Fontainebleau et de Compiègne furent suspendus ou éloignés. On ne le vit point bâtir de palais: la chaumière du pauvre étoit le seul palais dont il étoit occupé.

Cependant Maurepas avoit entraîné sa jeunesse et son inexpérience dans une guerre injuste, osons le dire avant la postérité, guerre à jamais désastreuse qui a donné la liberté à l'Amérique et la mort à la France.

La France à son tour y entraîna l'Espagne: ce peuple généreux et trop peu connu, qui avoit signé précédemment le pacte de famille sur les débris de notre marine anéantie, sur les ruines de nos possessions lointaines, vint encore en désapprouvant cette guerre en partager le fardeau avec nous. On vit à Gibraltar l'art et la nature lutter ensemble; la valeur Castillane disputer un rocher à la foudre Britannique et le brave Elliot envier dans ses succès l'intrépidité de Nassau.

Oh nouveau monde que ton existence coûte cher à l'humanité! que tes présens sont funestes! Reprends ton or dont tu nous enivres pour prix du sang que nous avons versé sur tes rivages. Reprends ta fausse liberté dont tu as empoisonné ma patrie. C'est toi qui a forgé les fers dont la Fayette a chargé le fils de tant de Rois; c'est chez toi que s'est aiguisé ce fer parricide. Mais tu nous envoies tous les crimes, et tu gardes toutes les vertus.

Ah puisse l'histoire passer comme moi rapidement sur cette guerre immorale dont le récit fera la seule tache de la vie de Louis XVI et l'opprobre de son premier ministre.

Toute injuste qu'elle étoit cette guerre il falloit pourtant la soutenir. L'intrigue la plus ténébreuse avoit porté au ministère de finances un homme * qui masquoit un orgueil intolérable, et une ambition démesurée par une profonde hypocrisie, et qui déploya un talent prodigieux pour déguiser au public cette ignorance incroyable qu'on lui a reconnue depuis comme financier, et son incapacité absolue comme ministre. Homme de finance à la cour, homme de cour avec les gens de lettres, et homme de lettres avec les financiers, il moralisoit en administrant ; ce qu'on lui entendoit dire empêchoit de juger ce qu'on lui voyoit faire. Il gouvernoit le Roi par l'opinion publique, et l'opinion publique par l'idée que l'on se faisoit de son crédit sur le Roi. Il connoissoit l'extrême repugnance de Louis XVI pour toute espèce d'impôts, il connoissoit le goût de la génération actuelle, qui aimoit mieux se ruiner dans l'avenir que de se libérer dans le moment présent. Il abusa de ces deux foibles avec un succès prodigieux. Il emprunta, il emprunta encore, il emprunta sans cesse. La dette de l'Etat devint énorme. Les intérêts accrurent les capitaux. Les emprunts, qui n'étoient que des impositions différées, et des impositions accablantes, ouvrirent la lice à l'agiotage, facilitèrent des moyens scandaleux de faire fortune, et au sein du calme le plus profond préparèrent nécessairement le plus violent orage. Cependant M. Necker se proclamoit lui-même grand homme et tout le monde le répétoit d'après lui. Il affirmoit qu'il ne mettoit point d'impositions, mais il creusoit un gouffre qu'aucune imposition, s'il eut continué, n'auroit pu remplir. Et néanmoins malgré ces affirmations

* M. Necker.

fallacieuses il accroissoit encore l'impôt, mais c'étoit dans les ténèbres. Des lettres missives, des ordres clandestins obligeoient les Intendants d'augmenter, dans leurs généralités, les accessoirs de la taille, de l'impôt qui pesoit le plus sur le peuple, sur cette classe que ce ministre flattoit tout haut et opprimoit ainsi tout bas. Effrayé pourtant de son propre ouvrage il crut devoir à sa sûreté de légitimer par des lettres patentes ces accroissemens illégaux, mais en confondant son administration avec celle de ses prédécesseurs, il ne lui en coûta pour sauver son amour-propre que d'accuser le passé et de se lone lui-même. Encouragé par ses succès il ne se contenta pas d'administrer, il voulut dominer, et sa retraite en fut le prix.

Il avoit dépensé pour ses successeurs, et ses successeurs avoient à payer pour lui. Certes il fallut beaucoup d'art pour soutenir encore quelques temps l'Edifice du crédit et des finances dont une administration usuraire avoit sappé tous les fondemens. Cependant le mal étoit si grand qu'il exigeoit de grands remèdes. Ils parurent trop dangereux aux Parlemens. Les Parlemens n'avoient pas sondé la profondeur de la plaie. Ils ne pouvoient pas, ils ne croyoient pas pouvoir laisser un cours arbitraire aux impositions. Ils résistèrent avec une fermeté qui a amené tous nos malheurs, et qui cependant honore leur vertu, et doit rendre l'espoir de leur retour encore plus cher à tous les bons François.

Dans une crise extraordinaire il falloit une mesure qui y fut proportionnée. Une grande et noble idée fut présentée au Roi, c'étoit d'assembler, à l'exemple de Henri IV, les notables de son Royaume, les notables de toutes les classes, de leur révéler la situation des finances avec

franchise, et de les consulter avec confiance sur les moyens d'y remédier. Il y avoit certainement du génie et de la grandeur dans cette pensée, mais il n'y eut pas assez de maturité dans son exécution. La circonstance n'étoit pas favorable, et c'étoit dans un tel orage s'exposer à attirer la foudre au lieu de l'éloigner. L'intrigue souffla sur cet édifice, et il s'écroula. Un ministre débile, * indiqué par des ministres qui furent ses premières victimes, fut appelé à réparer de si grandes maux, il les accrut et y mit le comble. Il préluda à la destruction de la monarchie par le projet indigeste et désastreux de la cour plénière. Dépouvé de tous principes d'administration, il étoit décidé et non conseillé par des intrigans : il concevoit confusément, vouloit avec violence, exécutoit avec faiblesse, usoit la force publique sans la faire mouvoir. Il promit les Etats-généraux en croyant les refuser, et lui-même enfin donna le signal de la détresse de l'état et de sa nullité personnelle en invitant toute la France à lui envoyer des idées sur le gouvernement et à les faire imprimer ; ce signal funeste devint celui de la révolution. Il cessa d'être par son impuissance absolue, heureux encore si sa retraite n'avoit pas été plus coupable que son ministère, et s'il n'avoit pas à rougir d'avoir indignement trahi son Dieu, son Roi, sa patrie, ses augustes bienfaiteurs qui seroient encore heureux s'il n'eut jamais existé.

M. De Loménie en voyant le ministère lui

* L'Archevêque de Toulouse, devenu Archevêque de Sens, Cardinal sous le nom de Loménie, puis Apostât, puis rien ; le Ministre le plus avide et le plus incapable qui ait jamais existé : il est sans exemple dans tous les pays du monde, même à Constantinople, que dans un Ministère aussi court, un homme se soit approprié autant de graces, ait accumulé autant de fortune, et donné tant de preuves d'ineptie et d'immoralité.

échapper n'imagina pour se faire regretter que le rappel de M. Necker. Il pressa, il sollicita le Roi de le reprendre, et toujours avec le prétexte du bien public on subjugoit le Roi. Ce prétexte est le plus grand fléau des Rois et des peuples, car il les trompe tous également en donnant au crime la physionomie de la vertu.

Le Roi eut beaucoup de répugnance à surmonter, mais il la surmonta. Il n'y avoit aucune espèce de sacrifice qui pût lui coûter quand on lui disoit que le bonheur de ses peuples y étoit attaché. Aussi dans tous ses choix, bons ou mauvais, il a toujours été dirigé par l'opinion publique et ne s'est jamais arrêté qu'avec elle. M. Necker rentre en place fut le maître absolu. Son caractère l'y portoit et l'exigeoit ; les circonstances le vouloient. Il commandoit au Roi au nom du bien public, et au nom du Roi à tout le Royaume. Dans cette crise inouïe, au moment où le vaisseau de l'Etat étoit menacé de faire naufrage, il falloit absolument abandonner le gouvernail au pilote ; toute espèce de restriction ou de réticence auroit pu perdre la France et le Roi vouloit toujours et toujours la sauver. Quelques bons esprits dénoncerent à ce monarque les perfides intentions de son ministre : il n'étoit plus tems, il s'étoit livré à lui, il falloit consommer ce sacrifice ; ainsi Alexandre buvoit tranquillement la médecine qu'on lui avoit dit préparée pour l'empoisonner, mais du moins son médecin le guérit et le ministre de Louis XVI l'a détrôné. J'ai prononcé ce mot et je ne me retracterai pas, oui il l'a détrôné. Je n'examinerai point s'il en avoit le desir, je ne le croirai pas si on le veut, car M. Necker à cet égard ne peut être jugé que par Dieu et sa conscience, mais je vois le fait, la France entière l'a

vu, et l'histoire et la postérité le verront de même pour l'effroi des ambitieux impuissans qui tenteroient à l'avenir de bouleverser d'autres Empires.

M. Necker avoit emporté dans sa retraite tous les mémoires qui lui avoient été donnés sur toutes les branches de la finance par les chefs de ses bureaux, tous les projets qui lui avoient été adressés ou à ses prédécesseurs. Il composa sans effort par leur réunion, sur *l'administration des finances*, cet ouvrage, un moment célèbre, qui fut la cause et l'aliment de l'indisposition générale, le véritable tocsin de la révolution et qui donna l'exemple scandaleux et criminel d'un administrateur remercié révélant au public les secrets de la fortune de son maître. violemment tourmenté du besoin de rentrer en place, il arma de son livre tout-à-la fois, et les honnêtes gens qui vouloient le bien et qui croyoient y lire les moyens de l'opérer, et les amis intéressés de sa fortune qui vouloient son retour, et les ennemis de la fortune publique qui aspiroient à tout bouleverser; mais à son rappel quel fut l'étonnement de la France entière de le voir juger, abandonner et oublier lui-même tous ces projets spécieux qui lui avoient gagné tant de cœurs, demander et chercher de nouveaux plans, se livrer aux intrigans et aux novateurs, fomenter différens partis, s'attacher à chacun en secret, les flatter tous ensemble, vouloir vaguement une révolution sans pouvoir la maîtriser et s'abandonner sans système au hazard des circonstances, et à une orgueilleuse confiance dans son étoile.

Il régnoit alors dans tout le Royaume une grande fermentation; on crut devoir l'augmenter: La police de Paris fut absolument paraly-

lée. On disoit tout, on imprimoit tout, on faisoit tout. Les révolutionnaires se ressemblèrent publiquement, écrivirent dans les provinces, soulevèrent tous les esprits, calomnièrent tous les gens en place. Ils poursuivirent tout ce qui étoit grand, bon ou juste. La vertu en faveur étoit un double crime à leurs yeux. Ils spéculèrent la révolution sur l'amour-propre vindicatif de M. Necker, sur la foiblesse de ses collègues et sur la bonté du Roi. Ils devoient parler au ministre de sa vengeance et de sa gloire, et au Monarque du bonheur de ses peuples. Ils devoient flatter M. Necker d'être le ministre de la nation contre le Roi, et Louis XVI d'être l'heureux témoin du bonheur de la nation. Tout leur réussit. M. Necker l'instrument d'un parti de factieux s'en crut le chef. Pour laisser mûrir les événemens il s'effaya avec les notables; puis enfin voulant faire éclater ses projets il convoqua les Etats généraux, mais il se garda bien de les convoquer suivant les formes antiques de la Monarchie. Il rédigea si infidieusement les lettres que le Roi se crut obligé de signer, que ce Monarque paroissoit inviter lui-même ses peuples à la révolte. Cette convocation fut une déclaration de guerre aux propriétés. Quelques gentilshommes sans fiefs, des ecclésiastiques sans bénéfices, des curés qui n'étoient la plupart que des vicaires perpétuels, des gens qui n'avoient de propriété que l'art de vivre aux dépens des propriétaires, prévalurent dans les assemblées des bailliages et par conséquent dans les Etats généraux.

O douleur, ô regrets, ô mon Maître! je vous ai vu pour la dernière fois assis avec votre auguste Compagne, sur le Trône éclatant de vos ancêtres, entouré de ces Freres généreux,

aujourd'hui notre espoir, et bientôt vos vengeurs; des Princes de votre sang, des Grands de votre Royaume, des Ministres de vos volontés suprêmes. Votre peuple, heureux alors de vous contempler, rassemblé dans les trois Ordres de votre Monarchie, laissoit entre le Trône et lui un sanctuaire respectueux. Toute la Cour, tout Paris, environnoient cette enceinte majestueuse. Un appareil pompeux attestoit une grande solennité. Un silence religieux régnoit dans l'Assemblée. Un rayon de soleil détaché de la voûte vint éclairer votre front glorieux. * On auroit dit qu'un Dieu lui-même alloit prononcer ses oracles, et on ne se seroit pas trompé; le Ciel en effet animoit votre esprit et votre cœur. Il dicta à votre bouch ces paroles mémorables, que j'ai recueillies avec soin, pour ne les oublier jamais:

Tout ce qu'on peut attendre du plus tendre intérêt au bonheur public, tout ce qu'on peut demander à un Souverain le premier ami de ses peuples, vous pouvez, vous devez l'espérer de mes sentimens.

A ces mots j'ai vu tous les yeux mouillés de larmes, tous les cœurs attendris, et Louis XVI retourner paisiblement à son Palais, aux acclamations de la joie et du bonheur; derniers soupirs de la Liberté, de la Vérité et de la Monarchie.

Qui a donc pu depuis renverser ce Trône, exiler ces Princes, martyriser ce Clergé courageux, disperser cette Noblesse, égarer ces sujets si fideles et si soumis? La double représen-

* Ce fait est exact: le Ciel qui étoit couvert s'éclaircit, et un rayon de soleil vint, au moment où le Roi alloit parler, éclairer le Trône: tout le monde en fut frappé.

tation a seule produit tous ces malheurs. Elle n'avoit pour objet, disoit le Ministre de la révolution, que de doubler les lumieres du Tiers-Etat, sans accroître sa prépondérance; mais cet ordre, entraîné par l'impulsion qu'il lui avoit donnée, abusa sur le champ de la grace du moment, et voulut en débutant accabler les deux autres Ordres de la masse de sa composition. Vainement, comme je l'ai dit ailleurs, les Loix de la Monarchie, l'autorité des exemples, la nature des choses et le droit sacré et imprescriptible de chaque Ordre répugnoient à cette confusion ambitieuse, injuste et illégale; la résistance des deux premiers Ordres fut bientôt vaincue en soulevant contre eux-mêmes leur amour pour le Roi, en opposant le danger du Monarque au danger de la Monarchie, en excitant une révolte qui menaçoit éminemment les jours de Louis XVI, et en faisant parler une voix magnanime, * à laquelle les cœurs n'ont jamais sçu résister. Au bruit d'un péril que les deux premiers Ordres auroient méprisé s'il n'eût menacé qu'eux, la consternation fit taire les raisonnemens, il n'y avoit plus à délibérer, il falloit agir. La Noblesse et le Clergé se précipiterent dans la chambre du Tiers-Etat, pour épargner à la France les plus horribles forfaits et des ce moment les Etats-généraux, en cessant d'être libres, cessèrent d'être. La Monarchie s'engloutit dans une Assemblée tumultueuse et forcénée; des sujets félons députés vers leur Souverain pour éclairer ses décisions, pour recevoir ses loix, osèrent lui en dicter d'intolérable sous tous les rapports, et abbattirent hardiment le Trône qu'ils étoient appelés à raffermir.

* Lettre de M. le Comte d'Artois à la Noblesse.

Ici finit le regne de l'infortuné Louis XVI., & commence son Martyre.

Et quel martyre plus cruel pour ce Monarque sensible, que de voir une populace, évidemment foudroyée, insulter, maltraiter l'Archevêque de Paris, & ces Prélats, ces prêtres vertueux, qui n'écoutoient dans leur conduite que la voix de leur conscience & celle de leur devoir, & d'être enchaîné par son propre ministre, & réduit dans l'impuissance absolue d'arrêter le cours de ces désordres.

De voir des factieux commencer leur usurpation sacrilège par la violation de leurs propres mandats, se dire *audacieusement assemblée Nationale constituante*, comme s'ils avoient pu se constituer eux-mêmes ce qu'on ne les avoit pas faits, comme s'ils avoient pu se créer la Nation toute entière, & la nation unanime, pour substituer le vœu de la criminelle majorité d'entre eux au vœu universel de tous les bailliages, aux usages consacrés par 14 siècles de bonheur & de gloire, & aux loix fondamentales de notre monarchie.

De voir enfin les conjurés flatter le peuple pour l'affervir, lui supposer une souveraineté chimérique pour dépouiller leur Souverain, & se revêtir de la Puissance Suprême, armer l'homme de la société de tous les droits de l'homme de la nature, l'affranchir de tous ses devoirs, & accroître ou satisfaire ses besoins par la disette, ou l'abondance, suivant qu'il leur importoit de calomnier l'autorité expirante, ou de cimenter la leur.

Au milieu de ce violent orage, Louis XVI., qui ne peut endurer le spectacle des maux affreux que l'on répère à son peuple, soulève ses chaînes, rassemble ses forces, réveille ses minis-

tres, & vient au milieu de cette assemblée usurpatrice, apporter tous les dons de sa bonté, tous les sacrifices du pouvoir souverain, pour détourner, s'il en est temps encore, toutes les calamités qui menacent la patrie. Il abolit les lettres de cachet & les ordres arbitraires. Il renonce à percevoir d'autres impôts que ceux qui lui seront librement offerts. Il établit le retour périodique des Etats-Généraux. Il consacre la responsabilité des ministres; il ouvre au tiers-états, à toutes les places, à tous les emplois un accès (3), qui ne lui avoit jamais été fermé, & par une longue suite de concessions qui combloient, & beaucoup au-delà, les vœux les plus immodérés des bailliages; il s'oublie seul, & ne songe qu'au bonheur de ses sujets.

Vain espoir, démarche inutile! Necker, dont elle condamne & déconcerte les projets, ne peut blâmer dans le conseil une mesure aussi sage, mais il s'abstient de suivre avec ses collègues le Roi dans l'assemblée. Son absence indique son désaveu: elle encourage les conjurés. Leur soif de régner s'irrite de la déclaration du 23 Juin, qui les désarme; il n'est plus temps de feindre, le masque tombe, & la révolte se montre. Le même jour, le tocsin est sonné dans toute la France: le même jour toute la France, trompée par le plus grossiers prestiges, par de couriers innombrables, qui partant du même centre, & guidés par la même main, vont porter l'alarme à tous les points de la circonférence, croit prendre les armes contre les brigands, & les brigands les tournent contre le Roi. Cependant le Roi, dans un dernier effort pour sauver la Monarchie, avoit renvoyé Necker, & l'avoit menagé.

Deux ministres * estimés dans l'Europe, se

* M. le Baron de Breteuil & M. le Duc de la Vauguyon.

montrent à la tête du conseil du Roi, mais il est trop tard; tous les refforts du gouvernement sont brisés, le trésor Royal n'existe plus, la Bastille est livrée, l'hôtel des Invalides n'est pas défendu, trois jours se passent, & la France est perdue. Les ministres s'évadent, les amis du Roi se dispersent & se dérobent. Une famille trop peu connue & bien digne de l'être *, que des fonctions précieuses attachoient plus particulièrement à la famille Royale, est indiquée pour victime aux scélérats; elle veut périr au pied du Trône, mais l'autorité prête sa force à l'amitié; & l'oblige de se retirer, riche seulement des bontés de ses maîtres, & malheureuse de leurs malheurs. Tout est sacrifié dans ce temps douloureux. M. le comte d'Artois, averti par un de ses plus fideles serviteurs, de dérober une tête auguste aux poignards des conjurés, s'éloigne, & emporte au loin l'amour & l'espoir de la France, & l'épée d'Henri IV., seul bien qui lui reste de l'héritage de ses ayeux. On voit aussi s'éloigner sur ses pas ses enfans, dignes déjà de partager ses malheurs & son héroïsme. Son départ n'est pas une séparation, mais un déchirement dans la famille Royale. Les freres s'embrassent, hélas pour la dernière fois! Condé, Bourbon, d'Enghien, noms chers à la Victoire & à la France, noms maintenant révéérés de l'Europe entière; vous partez, mais c'est le crime & les tyrans que vous fuyez: le sang des Bourbons ne peut pas les avoir pour maîtres. L'orage grossit, la Reine est en danger! la calomnie la poursuit: oh! atroce calomnie qui m'a fait tant de mal? que n'as-tu épuisé sur moi seul tous tes traits empoisonnés, pour respecter du moins

* M. le Duc & Mad. la Duchesse de Polignac.

tout ce qui existoit sur la terre de plus auguste & de plus vertueux.

Lambesc, digne rejetton du sang des Césars (4), qui console en un jour la France & sa maison des erreurs de Mayenne, veut arracher la Reine aux dangers qui la menacent, diriger ses pas, l'escorter & périr, s'il le faut, pour la défendre; mais la Reine, plus grande que ses infortunes, résiste à tout, à Louis XVI. lui-même, & ce fut la première fois: *Mon devoir est, dit-elle, de mourir aux pieds du Roi.* Il ne restoit plus qu'une ressource à la France, c'étoit d'éloigner la famille Royale entière, & de conduire le Roi au milieu de son armée, dans une ville sûre & fidele; alors toutes n'étoient pas corrompues, & toutes ne le sont pas encore. Mais ô vertu; ô foiblesse! ô fatale erreur! le Roi ne vouloit pas désespérer de son peuple, il croyoit le désarmer à force de bonté, comme si la bonté pouvoit jamais désarmer des conjurés. Son cœur, ses yeux, ses pas ne pouvoient s'éloigner de sa capitale; il espéroit tout d'elle, & il a tout perdu par elle, excepté notre amour & L'IMMORTALITE.

Il fallut alors reprendre le joug de Necker; les conjurés le lui imposèrent, & l'espoir du salut public ne permettoit pas de balancer. On traduisit le Roi à Paris. Un Maire audacieux lui dit insolemment, sans le lui apprendre, qu'il étoit son prisonnier. Louis XVI., fort de la pureté de ses intentions, & sous la seule égide de la Providence, traverse une armée de révoltés payés, enivrés & armés. Il échappe à un coup de fusil tiré sur sa voiture (5.) Il passe, sans fléchir la tête, sous une voûte d'acier, formée par les épées des brigands, & les lances des assassins: une seule pouvoit se baisser, & le Roi n'é-

toit plus, mais lui seul auroit ne pas le craindre. Il monte à ce même hôtel-de-ville, où peu d'années auparavant, fêté par ses sujets, il étoit venu au milieu d'eux, célébrer avec sa grande famille, la naissance du Dauphin. Quelle différence il rencontra! que son cœur dût se ferrer douloureusement, en ne voyant plus ces Parisiens d'autrefois, et en n'apercevant, au lieu des physionomies du bonheur, & de la fidélité, que l'air hagard, farouche & menaçant d'un peuple de forcés! il résista à cet horrible spectacle: le ciel le ramena à Versailles, & ce fut pour y éprouver d'autres supplices.

Necker revient, & son retour est le signal de la dévastation universelle de la France. Les ordres sont pros crits (6), la Religion outragée est anéantie, les biens du Clergé & de la Noblesse sont envahis, par tout les Autels sont renversés, les temples démolis ou profanés, les châteaux pillés ou réduits en cendre. On arrache au Roi et aux Princes les domaines, que des alliances & des héritages avoient accumulés dans leur maison, & comme, par un bienfait de la Providence, l'injustice est toujours absurde dans ses vues, et impolitique dans ses conséquences, les Souverains étrangers ne sont pas ménagés: le Comtat d'Avignon est usurpé au mépris des titres les plus authentiques, & de la possession la plus ancienne et la plus légitime; on foule aux pieds les traités les plus solennels; on dépouille les Princes Allemands des propriétés et des droits sacrés, dont la garantie et la conservation étoient une condition essentielle et dirimante des cessions qui avoient enrichi la Monarchie. Un ordre souverain, une milice de héros que la Religion et l'honneur appellent de tous les pays, dont l'histoire et la valeur surpassent toutes les fables de

l'antiquité, qui du rocher de l'isle de Malthe, trace avec son épée les limites de l'Empire du Croissant, emprisonne les Barbaresque dans leurs ports, & arrose la Méditerranée du sang de ses Chevaliers, pour y faire dormir en paix les matelots qui y naviguent, cet ordre généreux qui n'a jamais eu rien pour lui, puisqu'il a toujours veillé, combattu & dépensé pour les autres Puissances, à qui Marseille doit sa splendeur, la Provence & le Languedoc leur prospérité, & le Royaume entier les richesses du Levant, seul commerce réel qui lui reste, cet ordre frappé d'abord, comme les autres Souverains, dans ses propriétés, les a bientôt totalement perdues en France (7). Il auroit résisté aux armes de l'Asie & de l'Afrique, conjurées contre lui, et il succombe sans défense sous les coups d'une assemblée de légistes turbulens, semblable à ce grand arbre, dont les rameaux ombrageoient la terre, dont la tige avoit résisté à tous les orages, que la nature & trois siècles avoient eu peine à produire, & qui tombe en un moment sous la scie malfaisante d'un groupe d'enfans ignorans & indociles. Une chute en entraîne une autre; les dévastations & les brigandages se succèdent & se multiplient; les prisons sont ouvertes; l'insurrection est consacrée comme le plus saint des devoirs; les criminels sont fêtés, tous les forfaits sont permis, au nom de la patrie (8), le supplice du Roi se prolonge & se renouvelle sans cesse. Du fond de son palais, son œil humide, en se promenant sur la France, la voit inondée de sang, couverte de débris. Il découvre des milliers de victimes immolées de toutes parts, des provinces, des villes entières livrées sans pitié à des exécutions barbares. Oh! quelle douleur pour lui d'appercevoir dans cette anarchie générale et

syftématique, calculée avec un art exécrationnel & profond, que tout ce qui étoit modéré étoit criminel, que tous ceux qu'on pouvoit dépouiller encore étoient accusés, que les fideles fujets étoient jettés arbitrairement dans les fers, livrés à des juges foibles ou corrompus, qui ne pouvoient pas les condamner, et qui n'osoient pas les absoudre, et qu'enfin dans cette explosion de toutes les paffions foulevées à la fois, la vertu feule étoit crime, la propriété ufurpation, et que tout étoit Souverain, excepté lui-même.

Le véritable fouverain d'alors, le miniftre de la révolution, fentoit fon crédit chanceler. L'afsemblée ufurpatrice menaçoit de fe foustraire à fon influence. Il choifit au hafard quelques-uns des décrets odieux qu'elle venoit de rendre, & dicta au Roi, au nom du bien public, des observations qui irritèrent l'assemblée au lieu de la foumettre. Le miniftre qui avoit agi, facrifia le Roi qui n'avoit que figné. Deux partis conduifirent une armée de fcélérats au château de Versailles; l'un vouloit immoler le Roi, l'autre vouloit l'enchaîner. Celui-ci épioit, en dormant, les crimes de celui-là, non pour les prévenir, mais pour en profiter. O nuit exécrationnelle du 5 & 6 Octobre 1789! prélude du jour le plus affreux de la France? Qui pourra compter jamais tous les crimes que tu couvris de ton ombre fcélératement.

L'armée des conjurés s'avance: le Roi pouvoit s'éloigner, il le devoit même; tout le monde le lui confeille, un feul homme l'en détourne, & cet homme eft M. Necker; le Roi adopte l'avis le plus périlleux. S'il avoit eu moins de courage & d'intrépidité, il ne fe feroit pas décidé à braver la mort, & en ne voulant pas l'attendre, il ne l'auroit jamais reçue. Qu'on ne dife pas qu'ils s'expofoient à un danger dont il ne connoiffoit pas les

suites. J'atteste ici tout ce qui l'a approché, que depuis le commencement de la révolution, il a été frappé de l'idée qu'il en feroit la victime. Chaque jour venant de la messe, en traversant ses appartemens, ses yeux se fixoient sur le tableau de l'infortuné Charles I. Il s'arrêtoit presque, & son regard, le souvenir qui lui échappoit, la douleur de sa contenance, annonçoient assez qu'il croyoit y lire sa destinée.

Cependant des femmes perdues, & des hommes assassins, déguisés en poissardes, infestent Versailles, l'assemblée nationale & le château. L'armée les suit, le canon est braqué, la mèche est allumée, tous les crimes vont être commis. On veut opposer d'Estaing à cette horde féroce; on le cherche, & l'œil étonné ne rencontre plus d'Estaing. Guiche* méprisant la mort, rassemble une troupe de gardes fidèles, traverse les cohortes de brigands, y répand la terreur, apporte au château la confiance & la sécurité qui suivent toujours les héros. Il veut délivrer Versailles de l'armée des assassins. La Fayette pâlit, les conjurés frémissent, Necker troublé, rompt enfin un stupide & barbare silence, pour détourner le Roi & la Reine de suivre ce projet. Guiche desire au moins sauver ses maîtres, en les arrachant à leur palais. Necker s'y oppose encore, il fait parler l'intérêt du peuple. Le Roi cède; tout change; La Fayette qui alloit demander grace, aura bientôt à l'accorder. Il assure qu'il répond de tout, & c'est pour tout perdre. L'escadron valeureux qui pouvoit sauver la France, reçoit ordre de s'éloigner. Louis XVI est à la merci de ses perfides ennemis. Une calme trompeur se répand dans le château, mais le crime y veille, même dans le sommeil. Le point du jour est le signal

* M. le Duc de Guiche, Capitaine des gardes du corps du Roi.

des forfaits. Les assassins se précipitent chez la Reine, la Reine se réfugie auprès du Roi, emportant son fils, le seul bien d'une mère. Les gardes-du-corps enchaînés par les ordres qu'ils ont reçus, sont massacrés sans se défendre. L'un tombe, un autre prend sa place; le tems qu'on emploie à les immoler suffit à un troisieme pour faire sauver la Reine (9.) Le sang coule par tout, des cris de mort se font entendre de toutes parts. La nature frémit de toutes les atrocités qui souillent le palais des Rois ? De plus grandes encore sont préparées. La Reine est conduite à une fenêtre, mille fusils sont dirigés sur elle, le signal part, mais, ô miracle ! ô prodigieux effet de la Majesté Royale & d'un grand caractère ! tous les bras tombent désarmés, la nature prend un instant le dessus, & mille cris de *vive la Reine*, rétentissent dans la foule : les conjurés déconcertés se hâtent de rétablir la tranquillité, satisfaits de conduire le Roi à Paris, & de l'y tenir prisonnier. Le Roi pouvoit, dès le lendemain, faire punir un de ses plus cruels ennemis ; il le fait sauver, & la Reine, suppliée de déclarer à la justice ce qui s'étoit passé, répondit avec cette grandeur d'ame qui l'a toujours caractérisée : *J'ai tout vu, tout su, & tout oublié.*

Depuis ce moment, chaque jour a été marqué par de nouveaux outrages, chaque jour a fait au cœur du Roi de nouvelles blessures. Madame Adelaïde & Madame Victoire, dont les vertus mériteroient des autels, sont indignement offensées par les sujets de leur neveu, dans les états de leurs ancêtres : les loix se taisent pour elles, fugitives on les poursuit, on les arrête, & la religion seule leur offre un asyle. Un de plus grands Pontifes dont l'Eglise ait à s'honorer, né avec toutes les vertus qui promettent le bonheur &

le grand caractère qui brave, & dompte l'adversité, étoit digne de consoler au Vatican les filles de St. Louis, indignement persécutées.

Necker n'étoit plus. Les conjurés, qui avoient employé ce servile instrument dans leur ambition criminelle, l'avoient brisé dans leur mépris : errant à son tour, il avoit trouvé, sur sa route l'opprobre & les perils qu'il avoit peut-être semés sur celle de bien d'autres. Le Roi n'en n'étoit pas moins infortuné. Désespérant à la fin de voir délier ses chaînes, il tenta de les rompre lui-même & de fuir sa capitale pour la ramener à lui ; non qu'il voulut sortir de ses états & soulever l'Europe contre des sujets révoltés, il combattit sans cesse ce projet ; d'accord avec la Reine il repoussa sans cesse les secours qui lui étoient offerts ; il suspendit l'indignation de Léopold, & de tous les Souverains : l'Europe entière en déposera, et des parricides intéressés à méconnoître cette vérité ne pourront jamais la détruire. Il vouloit devoir le retour des François à leur amour, et à leur réflexion, et la France à la France elle-même. Il croyoit, et j'en suis intimement persuadé, que s'il avoit pu sortir de Paris, la liberté se seroit réfugiée auprès de lui, et que la troupe de ses sujets fidèles grossissant chaque jour, la réflexion, et les remords auroient suffi pour détruire l'anarchie. Il cherchoit moins à regner qu'à pouvoir pardonner : dans cette vue il projetta de se retirer à Montmédi. Le ciel parut un moment le favoriser, mais le crime a toujours des aîles pour poursuivre la vertu. Il laissa pourtant échapper une partie de sa proie. *Monsieur* et *Madame* se sauverent ; Stanislas qui rappelle, et qui fera sans doute oublier un Souverain si cher à la Pologne, à la Lorraine, et à l'humanité, fut préservé par le ciel pour être le

vengeur de son infortuné frère, le modèle, et l'appui d'un jeune Roi, le restaurateur de la Religion, et le consolateur de la France. On atteignit à Varenne le Roi, la Reine, le Dauphin, Madame, et Madame Elizabeth: on les arrête, on les fait. Louis XVI., dit à un de ses sujets : *savez votre Roi, savez la France*, et le malheur de la France voulut que cet homme fut un monstre qui n'avoit jamais senti la nature; étranger à toutes les vertus, insensible à tous les malheurs. Le Roi pouvoit franchir cet obstacle: de braves soldats n'attendoient que son ordre, son regard pour écarter les scélérats, et lever les difficultés, mais il falloit repandre du sang, et il en coutoit moins à Louis XVI. de s'exposer à mille morts, que de hazarder la vie d'un seul de ses sujets. La Reine, et Madame Elizabeth, trop grandes, trop généreuses partagerent cette noble confiance. Elles auroient pu d'un mot, elles auroient du faire changer d'avis au Roi, et ce mot ne leur vint pas dans la pensée. La troupe auguste reprend le chemin de Paris. Une armée de satellites qui se renouvelle, et s'accroît sans cesse leur fait éprouver, sur la route, des outrages impossibles à décrire. La famille Royale marche à pas lents d'insultes en insultes, de périls en périls, l'horreur la suit, et l'environne, mais le plus grand de tous les maux, le supplice de tous les momens, c'étoit de voir trois gardes du corps fidèles * attachés en dehors de la voiture exposés toute la journée à un soleil brulant, et aux offenses continuelles des plus lâches scélérats. Qu'il fut long, et douloureux ce voyage, et que le terme en fut cruel. Le silence de la mort, l'air farouche, le ton de la menace, un accueil funèbre, et l'aspect de La

* Mrs. de Valory, de Maldan and du Moutier.

Fayette plus funèbre encore, des fers, ou des échafauds pour ses fideles sujets, voilà ce que le Roi trouva en descendant aux Thuilleries. On ôsa le suspendre de son autorité suprême ; on le jugea, et on le condamna (tacitement sous peine de la vie) à accepter la constitution. Il signa pour sauver sa famille, ses amis, tous les bons François que son refus auroit certainement fait égorger. Il signa ; sa main étoit enchainée, l'acte qu'il faisoit étoit nul, son serment ne rendoit coupable que ceux qui l'exigeoient : néanmoins il se conduisit comme si son engagement eut été volontaire, et il se soumit constamment à la constitution comme s'il l'avoit librement sanctionnée : il ne pouvoit pas intérieurement l'approuver, mais il vouloit, comme il l'a dit souvent, ** a que le tems seul en rectifiât les défauts & les erreurs.*

Tant de bontés, tant de patience, tant de résignation auroient dû désarmer les conjurés : leur haine ne fit que s'accroître, et le martyre du Roi ne fit que se prolonger.

Une Soldatesque brutale et enivrée vint dans son palais le 28 Février 1791, l'outrager sous les yeux de La Fayette, insulter et maltraiter ses plus fideles serviteurs. Peu de tems après on le flatte de l'espoir de respirer un moment l'air de la campagne, et la garde qui devoit veiller pour lui, au mépris de la constitution et de toutes les loix, l'insulte dans sa voiture pendant trois heures de suite et l'oblige de rentrer à force d'atrocités. Un jour, et c'étoit le 20 Juin 1792, les conjurés vouloient répéter pour leur instruction, ou leur barbare plaisir, la catastrophe qui devoit bientôt mettre le comble à nos malheurs ; l'armée des scélérats assiége les Thuilleries, en-

* Lettre du Roi à l'Assemblée Nationale du 18 Septembre 1791.

fonce les grilles extérieures, monte, avance, recule au bruit qu'elle entend ; c'est le Roi qui fait ouvrir lui-même ses portes. Le sanctuaire de la Majesté Royale un moment respecté est bientôt violé : une foule de brigands l'inonde, on ne parle que de mort, de sang, de sacrifice : on croit intimider le Roi, on fait courber sa tête auguste sous l'infâme bonnet de la violence, & de l'anarchie. Le Roi, se saisit de la main d'un grenadier, la porte sur son sein, & lui fait sentir que le cœur d'un honnête homme est toujours calme, même au milieu des assassins. L'ange consolateur de la famille Royale, Madame Elizabeth s'étoit élancée dès le premier moment au devant du Roi pour le défendre, & recevoir les premiers coups qui lui seroient portés. Les scélérats se méprennent à son air auguste, & majestueux, on la prend pour la Reine, on l'en avertit, on veut qu'elle s'éloigne. *Ah tant mieux, dit-elle, gardez-vous de les détromper.* Généreux dévouement, le ciel seul peut vous inspirer ; le ciel seul peut vous récompenser.

S'il est long & pénible pour moi à décrire ce martyre de Louis XVI., combien il a été douloureux pour lui & difficile à endurer. De douleurs en douleurs, de souffrances en souffrances, enfin il arrive ce jour à jamais exécrationnable, ce 10 Août, source de tous nos maux. Le Roi est averti d'avance que c'est le jour choisi pour consommer les plus grands attentats ; ses serviteurs se mettent en gardes, des bataillons fidèles, quoique nationaux, prévenus du danger, viennent pour le partager. Les Suisses, restés purs, & incorruptibles comme leurs ancêtres, au milieu de tous les genres de séductions, jurent de défendre le Roi. Le Roi qui n'a pas besoin d'exciter le zèle de personne, demande,

exige, ordonne, j'en suis sur; mes témoins font la conduite de toute sa vie; il ordonne qu'on se renferme exactement dans une légitime défense; qu'on évite soigneusement la plus légère aggrèsion; qu'on employe les voies de la douceur & de la raison, & qu'enfin à la dernière extrémité, on se contente de repousser la force par la force. Les brigands arrivent, ils menacent, & n'intimidant pas, ils sont intimidés; ils reculent un moment, & la conjuration alloit être déconcertée, lorsqu'un avis perfide est donné au Roi. On lui conseille de se réfugier à l'assemblée. La Reine le suit, toute sa famille l'accompagne; il croit se mettre sous la protection des loix, il se livre sans défense à ses bourreaux. Ses serviteurs consternés se retirent en pleurant sur son sort. L'armée des brigands instruite qu'elle peut attaquer avec impunité inonde le château, massacre inhumainement tout ce qu'elle rencontre, égorge sans pitié des Suisses qui ne se défendoient plus, & qui venoient de recevoir l'ordre de ne pas tirer; pille, ravage, dévaste le plus beau des palais, & jure d'immoler le meilleur des Rois. Pendant cette scène horrible, le tocsin, le canon, les cris plaintifs des victimes, & les hurlemens des forcenés déchiroient les oreilles de l'auguste famille, & rétentissoient dans leurs cœurs. Le supplice des charbons ardens n'étoit rien en comparaison de l'agonie du Roi pendant les trois jours qu'il resta captif au sein de cette odieuse assemblée: jusques là il n'avoit été qu'en prison: on le traîne dans les cachots du temple, lui, la Reine & la famille Royale. Deux serviteurs fidèles bravant tous les dangers, Choiseul & de Brige, étoient restés à ses pieds; il est forcé de s'en séparer. C'est commencer à mourir que de quitter des amis qu'on

ne reverra jamais. Il les embrasse en pleurant, & en s'attachant à l'image qu'il avoit constamment sous les yeux, il s'écrie avec douleur : *Charles I. fut plus heureux que moi ; il vit du moins ses amis jusqu'à la mort.* Pour l'abreuver d'amertume jusqu'au dernière moment, on le fait passer sur les débris des statues de Louis XIV., il étoit juste en quelque sorte que les monumens de la grandeur de la France & de sa gloire fussent détruits aux jours de sa honte & de son deshonneur. Des imprécations qui souilleroient ma plume conduisent ces augustes infortunés à la porte du Temple : elle s'ouvre, ils entrent, ah que ne puis-je m'y précipiter avec eux, les y servir, adoucir leurs maux par mes respects & mon amour, & mourir avant de m'en séparer.

La porte se ferme ; le roulement funebre des verroux rétentit dans tous ces cœurs magnanimes. Le Pere, l'Epouse, la Sœur, les Enfans se pressent les uns les autres, s'embrassent, ne peuvent plus se séparer, mais dans leur douleur leur regard fait encore trembler leur geoliers ; ils ont perdu l'appareil du Trône, mais ils en ont toute la grandeur.

Quoi ! Parisiens vous enchaînez le pere de la patrie, le fils de St. Louis & d'Henri IV., votre souverain & votre maître. Vous tenez captif ce Monarque puissant qui se confiait à votre fidélité, que rien ne put décider à s'éloigner de vous, qui vous portoit dans son cœur & qui ne respiroit que pour votre félicité. N'est-ce pas lui qui vous a procuré les eaux pures dont vous vous abreuvez, qui orna vos quais d'un pont nouveau, qui fit rétablir, sur les anciens, la libre circulation de l'air, qui purifia les prisons, qui recula votre enceinte, & embellit ses abords, qui protégea vos arts, encouragea vos manufactures,

nourrit les malheureux, qui vous rendit votre Parlement & vos tribunaux, & dont les derniers efforts pour établir aux extrémités de votre ville quatre magnifiques hôpitaux attestent s'il aimoit l'humanité & s'il pensoit aux malheureux ?

Vous n'avez pas ignoré que dans l'hiver de 1788 lui-même visita la demeure des pauvres & que ses bienfaits portèrent par tout la consolation, la chaleur & la vie. La Reine dans le même hiver n'a-t-elle pas répandu ses largesses parmi vous ? Avec quel zèle ne s'est-elle pas placée à la tête de cette société maternelle instituée pour secourir tout à la fois dans les mères infortunées, & la génération présente & la génération à venir ? Quel Roi, quelle Reine eurent jamais plus de titres à votre amour ? quel mal ont-ils donc fait, & quel bien n'ont-ils pas voulu faire ? que désiriez vous d'eux, & que gagnez vous à renverser leur trône ? Vos arts sont exilés, votre commerce est anéanti, votre richesse n'est plus qu'un papier fausse-monnoie, qu'un souffle pourra détruire, vos serviteurs vous dénoncent, vos amis vous trahissent, vos enfans méconnoissent votre autorité. Les soupçons, les délations, les assassinats, les incendies, les crimes de toute nature ont rem lacé votre gaieté, votre franchise, vos vertus. Vous parlez de liberté, & vos prisons sont remplies, & la force & la violence, ou l'intrigue mettent à chaque instant votre vie en danger. Vous êtes sans mœurs, sans morale, & sans Religion. Les étrangers épouvantés abandonnent vos murs ; vous êtes devenus l'objet du mépris de l'univers & l'opprobre de la nature entière.

Hé grand Dieu ! de quel œil considérez-vous dans une prison mal-saine ce Roi qui rendit les prisons salubres pour les autres : ce Roi qui vous

combla de bienfaits, & que vous avez dépouillé: ce Roi qui vous entretenoit dans l'opulence que vous réduisez à un barbare dénuement des choses les plus nécessaires; ce Roi que vous célébriez pour avoir donné la liberté à l'Amérique & aux mers, qui du moins respecta toujours la vôtre, qui ouvrit la Bastille & Vincenne, & qui languit au fond des cachots: ce Roi qui vous restitua des juges, & qui ne trouve que des bourreaux parmi vous.

Mais quels cris retentissent au fond de sa prison & viennent déchirer son cœur? Est-il possible d'ajouter encore à ses tourmens & son malheur, n'étoit-il pas à son comble? Non, il ne l'étoit pas, & son ame sensible est exposée à une épreuve qui excédera ses forces & son courage. Un bruit horrible se fait entendre, des hurlemens féroces font frémir la nature. On traîne le Roi & la Reine & toute son auguste famille à la fenêtre, comme au supplice, on les force à regarder, ils voyent; oh quelle atroce barbarie: c'étoit la tête de la Princesse de Lamballe. Les forces leur manquent, ils succombent; on les rappelle à la vie, & c'est pour les faire mourir encore. On leur annonce que des milliers de victimes sont égorgées froidement dans les prisons, que plus de trois cens Evêques & prêtres sans avoir, comme les anciens martyrs, la foi à établir & la religion à fonder, se sont laissés immoler les uns après les autres sans défense, sans murmurer & sans cesser de prier pour eux-mêmes & pour leurs ennemis. On leur dit que les prisonniers d'Orléans échappés à la barbarie des nouvelles loix n'ont pas échappés à la barbarie des assassins foudroyés, que l'Evêque de Mende, que Malvoisin, que le Duc de Brissac. à ces mots

ils succombent de nouveau. Religion sainte & bienfaisante, descendez des cieus, venez consoler ces augustes infortunés ; vous seule pouvez adoucir les tourmens auxquels ils sont en proie, vous seule pouvez désormais leur faire supporter le supplice de la vie.

Cependant une troisieme Assemblée se forme. En naissant elle croit avoir aboli la Royauté, & déjà elle brûle de faire le procès du Roi. Malheureux de quel droit osez-vous vous établir Juges de votre Maître ? . . . mais ils n'entendent ni la voix de la justice, ni le cri de l'humanité. Les barbares font séparer le Roi d'avec la Reine, La douleur, l'indignation. ah ! jettons un voile sur la tyrannie féroce qui s'est exercée dans tous les instans dans l'intérieur du Temple sur la Famille Royale. Le jour de révéler tant d'horreurs, n'est pas encore arrivé ! malheureusement le jour de les commettre toutes à la fois s'avance.

Le Roi est traduit à la barre,, on le traite en criminel. Il n'est pas jugé & déjà il est puni. Il auroit pu, il auroit du protester comme Charles I, contre l'illégalité, la monstruosité du Tribunal, qui s'établit son Juge. Mais fort de la pureté de sa conscience, & confiant jusqu'au dernier moment dans la fidélité, dans l'équité au moins de ses sujets, il n'hésite pas de s'abandonner à eux. Ne pouvant pas croire qu'il eut à redouter l'iniquité de la Convention, il ne lui vint pas dans la pensée de nier sa compétence. On lit à ce Monarque infortuné le prétendu acte d'accusation rédigé contre lui. Un seul mot devoit y répondre. Le Roi étoit inviolable : tout ce qu'il avoit fait, dit, écrit, étant Roi, aux termes de la Constitution, ne pouvoit jamais lui être reproché. Le seul délit que la Loi eut prévu

étoit une conspiration contre l'état à main armée, & Louis XVI étoit bien éloigné de l'avoir faite, ni favorisée; la seule peine, dans ce cas même, étoit la déchéance du Trône, & le Roi étoit déchu dans le sens de ses Juges; par conséquent, ou il n'y avoit pas de délit, ou le délit avoit subi sa peine, & on ne pouvoit pas le punir deux fois, *non bis in idem*. Comme particulier, on ne devoit le poursuivre aux termes de la Constitution, que pour des faits postérieurs à sa déchéance, & depuis cette déchéance (puisque'il faut prononcer ce mot ridicule pour se faire comprendre) il n'avoit pas cessé d'être en prison. Toutes les accusations étoient d'ailleurs absurdes, invraisemblables, toutes se rapportoient à des actes de la Royauté, & par cette raison couverts d'après la Constitution par la responsabilité des Ministres. Enfin la Convention se trouvoit tout à la fois juge & partie. Elle n'avoit pas à prononcer comme *Pouvoir législatif*, car le Législateur ne peut agir que sur l'avenir, & il est impossible de donner aux loix un effet rétroactif; elle n'avoit point à prononcer comme *Juge*, car la Constitution, la raison & la nature des choses lui défendoient absolument, sous peine d'être convaincue de despotisme & de tyrannie, de réunir dans sa main *et dans aucun cas* le Pouvoir législatif & le Pouvoir judiciaire. Elle n'avoit donc à prononcer *que comme assassin*, & c'est aussi comme assassins que la plupart de ses membres ont opiné. *Nous sommes en insurrection*, disoit Robespierre; *il faut la légitimer. Le Roi doit mourir si nous avons raison, et nous avons tort si le Roi est sauvé*; maxime barbare, digne de l'héritier du meurtrier d'un Roi. Il est donc bien évident qu'on n'a jugé le Monarque, que pour parvenir enfin à le faire assassiner.

Louis XVI interrogé, (interrogé. grand Dieu, quel langage il faut que j'emprunte!) parle & confond la calomnie par la simplicité, la vérité & la précision de ses réponses. Maleherbes honoré deux fois de sa confiance comme Ministre, & qui n'avoit jamais cessé de l'être de son amitié, paroît pour le défendre. Tronchet est avec lui, & desceze portant la parole pour tous trois, fait un plaidoyer plein de logique, de force, de raison & d'évidence; mais la logique, la force, la raison, l'évidence, disparaissent devant la Convention: le plaidoyer est oublié; les objections qu'il avoit détruites se reproduisent, & les passions déchaînées avec la plus grande véhémence, animent seules ce Tribunal sanguinaire.

Bizarre & in conséquence dans sa fureur meurtrière, la Convention qui s'assemble pour détruire la Constitution, fait un crime au Roi de ne l'avoir pas maintenue. Elle reproche à la Constitution d'être injuste & tyrannique, & à Louis XVI d'être un tyran, pour n'avoir pas aimé la Constitution. Elle invoque la Constitution quand elle peut s'en servir pour l'accuser, & elle la repousse lorsqu'elle le justifie. Les preuves lui manquent pour le condamner: on falsifie des pièces, on en fabrique, & on prétend ensuite les avoir découvertes aux Thuilleries, quatre mois après que les Thuilleries ont été pillées & bouleversées. Les Conseils du Roi, demandent trois jours pour examiner une quantité innombrable de papiers tronqués ou supposés qu'on leur oppose; on leur refuse ce délai. L'assemblée dans sa soif ardente du sang de l'innocent & du sang des Rois, redoute même un éclair de raison, de lumière & d'équité. Bertrand envoie de Londres des pièces victorieuses & décisives, & c'est toi Ministre prétendu de la justice, qui, prostituant

ton odieux Ministère à des parricides atroces, reçoit, garde & permet qu'on oublie ces preuves de la vérité, ces monumens de la vertu de ton Maître, dont le supplice fera éternellement le tien.

Presque en même temps, une voix solitaire dans l'Europe vient retentir dans cette assemblée parricide. La générosité du caractère Espagnol, est encore plus grande que sa fierté. DOM CARLOS, entraîné par un sentiment sublime, n'écoute que l'intérêt, & la voix de son sang & de la nature; il suspend pour un moment les droits de la Majesté Royale; il n'examine point ce que sa grandeur pourroit prescrire à sa sensibilité: ce que son cœur sent, son esprit se hâte de l'adopter. Il veut tout tenter, tout essayer, pour n'avoir jamais rien à se reprocher; & la démarche à laquelle il auroit dédaigné de descendre pour lui-même, il ne craint point de la risquer pour sauver, s'il est possible, un Monarque puissant, son ami, son parent, le chef de son auguste maison; il s'abaisse sans hésiter à faire parler à ses oppresseurs; il offre de sacrifier sa juste indignation; il ne demande que la conservation des jours de Louis XVI; il veut épargner un forfait épouvantable à la nation & à l'humanité: à ce prix il pourra laisser respirer les tyrans; mais cette générosité d'un grand Roi, cet effort d'une grande ame sont rejetés avec insolence, dans l'espoir de l'impunité; & aux yeux des conjurés, la vertu qui défend la vertu, la rend encore plus criminelle.

Le jour est indiqué; les Tribunes ont leurs ordres, les esprits sont enivrés, la discussion est fermée, on va aux voix; la question se pose avec perfidie, avec une scélératesse profonde.

Le Roi est il coupable? OUI, répond la tref-

grande majorité des membres, & même ceux qui pour éviter un parricide, compofoient ainfi avec la circonftance.

L'appel du jugement fera-t-il renvoyé au peuple? NON, dit une foible majorité qui redoute la juftice de l'univerfalité du peuple, & qui, dans cette occafion, comme dans toutes les autres, méprife fa prétendue fouveraineté.

Quelle peine infligera-t-on au Roi? LA MORT, s'écrie, entre plufieurs voix, une voix que je crois reconnoître. Grand Dieu ! ai-je bien entendu ? Quoi ! le fils d'Henri IV, l'ami de l'immortel Comte d'Artois & de tous les Chevaliers François les plus honorés ; ce Prince qui créoit des Chapitres illuftres, fécouroit la Noblefle malheureufe, foulageoit l'humanité fouffrante ; qui fut fi long-temps fervi par des Officiers fi purs, fi Royaliftes, fi bons François ! (10) Le Duc d'Orléans ? Oui Mais alors des confeils perfides n'avoient pas troublé fa raifon, égaré fon efprit & corrompu fon cœur. Bientôt on anime fa haine, on allume fa vengeance, on irrite toutes fes paffions, & le conduifant par une pente infenfible, des erreurs aux fautes, & des fautes aux crimes ; on le féduit, on le trompe, on le violente ; on l'oblige d'agir, on le force de fe montrer : le Duc d'Orléans n'eft plus, & le conjuré paroît à découvert.

Un moment moi-même j'ai defendu l'innocence que je lui fuppofois ; puis, renonçant à regrêr à une erreur qui fe diffoit chaque jour, j'ai du cefler de le défendre, & ma bouche du moins ne l'avoit jamais accusé ; mais quand il s'accufe lui-même, (11) quand fa main forcée vient donner le fignal aux conjurés & frapper publiquement fa viétime ; quand elle fait à mon cœur une bleffure mortelle qui ne fe gué-

rira jamais ; quand mon maître, mon Roi, tombe aux yeux de l'univers sous les coups d'un parricide, je n'ai plus rien à ménager : * épargner un pareil attentât en écrivant l'histoire, ce seroit être soi-même ou complice, ou criminel. Voilà donc le secret horrible de ces instructions aux bailliages empruntés d'une plume incendiaire ! Voilà le secret de cette nuit horrible du six Octobre dont j'avois peine à soupçonner l'auteur. Voilà donc ce moteur implacable de toutes les insurrections, de toutes les calamités qui ont ravagé la France ! & quand l'Univers entier le dénonce, le condamne, je pourrois par un lâche silence laisser en paix l'assassin de mon Roi ; non. Ma douleur fera sans ménagement puisque sa haine fut sans pitié. Hé que m'importe aujourd'hui que la providence pour l'effroi de la terre, l'ait jetté en naissant sur les marches du trône. Qui poignarde mon maître n'est point de sa famille. Le sang des Bourbons ne sauroit à ce point perdre tous ses droits. Orléans tombant d'abyme en abyme s'est jugé, s'est dégradé lui-même. Il voulut être l'égal des scélérats pour avoir le droit de leur commander. Il a descendu du rang que le hazard avoit usurpé pour lui. Il n'a point abdiqué son nom, il l'a restitué : sa naissance fut évidemment une erreur de la nature. Elle en fera du moins le regret éternel. Fils dénaturé, il ne pardonna jamais aux vertus de son pere : Epoux barbare, il tyrannisa la vertu la plus pure, l'ame la plus sublime, il dénonça lui-même sans pudeur à la convention (12) cette Princesse infortunée, qui ne commit jamais qu'une erreur, celle de l'avoir estimé : pere, corrupteur de ses enfans, bourreau

* Tacui usque adhuc, silui, patiens fui, sicut pasturians loquar nunc.
IASI, xlii. 14.

de sa posterité, il sacrifia aux projets de sa haine l'existence de ses descendans : Prince, il fut l'ennemi du trône : Gentilhomme, il détruisit la Noblesse. Citoyen, il bouleversa son pays, il vendit & la patrie & un maître puissant, & à prix d'argent faisoit faire & refaire des loix : Sujet, ami, pere, époux, félon & perfide, il ne lui manquoit que d'être le bourreau de son Roi, de son parent, de son bienfaiteur. Opprobre de votre nom, horreur de ma patrie, non vous ne jouïrez pas en paix du ciel qui vous condamne ; la nature entière se souleve contre vous. Il n'y a plus d'asile pour vous dans l'univers. Craignez vos complices, craignez vos remords, craignez ce peuple qu'on abuse : les hommes vous poursuivent & la justice éternelle vous attend.

Il est donc articulé ce mot terrible, la MORT : l'assemblée s'en indigne, les tribunes, quoique foudroyées, frémissent, & sans un grand intérêt personnel comment leur chef auroit-il osé le prononcer ? Les poignards sont levés sur quiconque seroit suspect d'être juste. Les plus grands dangers menacent tous les députés qui ne voteront pas pour le dernier supplice. On enverra leurs noms dans leurs provinces, & s'ils échappent à la mort à Paris, ils la recevront dans leurs foyers. La section des Gravilliers porte la démence jusqu'à proposer d'établir un juré pour juger les membres de la convention qui n'opineroient point à la mort : une poignée de Brigands, comme Roland l'écrit lui-même à la convention, tient dans la stupeur des millions d'hommes, mais ce qui dévoile d'un seul mot & les intentions féroces d'une partie de la convention & la violence qui a été faite à la foiblesse du plus grand nombre, c'est que le Président dans sa fureur, dans son d'lire (13) s'est écrié : JE SUIS

EN INSURRECTION : J'ASSASSINE LE PREMIER MEMBRE QUI VOTERA POUR L'APPEL AU PEUPLE. Voilà la liberté nouvelle, voilà les juges qui vont prononcer sur le sort d'un puissant Monarque. On recueille les opinions : quelques unes sont dictées par le crime lui-même, le plus grand nombre par la lâcheté, la foiblesse & la crainte d'exposer sa vie. On les compte néanmoins. Les conjurés se vantent d'avoir une pluralité de cinq voix sur 748. Le Président prononce, & le plus exécration des forfaits est ordonné. Malheureux ! ne rendez pas cette sentence horrible, suspendez cet épouvantable sacrifice : votre compte est une erreur, & cette erreur est le plus grand des attentats. Sur 736 membres dont les voix devoient nécessairement être comptées, il falloit 369 voix pour avoir la majorité d'une seule, & il n'y en a eû que 365, comme l'attestent tous les journaux : par conséquent, Louis XVI. fut immolé par la *Minorité*. Et que seroit-ce donc encore si sur ces 365 voix on retranchoit celui que la nature & la loi obligeoient de se récuser, & tous ces folliculaires forcés qui depuis long-temps sollicitoient la mort du Roi comme ses parties adverses & qui, par cette raison, ne pouvoient jamais être admis à l'ordonner comme ses juges, & tous les députés qui ayant opiné pour *la vie*, ont entendu compter leurs suffrages parmi les opinions pour la *mort* sans oser, comme l'a fait Valazé seul, afficher courageusement dans toutes les places publiques & leur réclamation & leur démenti formel de l'odieuse infidélité des Secrétaires, et ces prêtres imposteurs qui ont apostasié une seconde fois pour devenir des Bourreaux, et cet infâme Dupont, qui donnant un démenti aux cieux, à la terre, à la nature entière, à sa propre con-

science, ne croit pas, mais professe hypocritement qu'il n'y a point de Dieu. Malheureux comment croira-je à ta justice si tu nie la justice éternelle ?

Vous tous prétendus représentans qui avez applaudi ce délire et qui l'avez partagé puisque vous ne l'avez pas puni, c'est donc parceque vous avez espéré de n'être jamais juge vous-mêmes par le Roi des Rois que vous vous êtes établi le juge de votre maître et que vous l'avez fait périr sans l'avoir jugé.

Ainsi une minorité de 4 voix, a consommé au nom d'une nation corrompue, ou paralysée, le plus grand des attentats ; et telle est la terreur profonde que les scélérats impriment à la multitude que personne n'a osé réclamer contre ce calcul, tout fallacieux et tout parricide qu'il est.

Au moins il reste une ressource : La constitution permet de se pourvoir en cassation, on s'y pourvoit pour le Roi, mais la demande est rejetée. La constitution accorde trois jours de délai pour l'exécution des arrêts de mort lorsque le condamné les demandera : la Loi, à la main on réclame ce délai au nom du Roi ; la convention méprise sa propre loi, et refuse la demande. Ainsi tout espoir est perdu : le courageux Malefherbes qui a rempli jusqu'au dernier moment avec une vertu sublime auprès du Roi les plus tristes fonctions, lui a annoncé son fatal arrêt, et sa douleur a cédé un instant à son admiration en voyant la fermeté du Roi.

Louis XVI. élevé dans ce moment au dessus de l'humanité a montré en effet une vertu surnaturelle. Il a regardé sa mort comme la fin de son cruel martyre. Il n'en a senti l'horreur que par le regret de se séparer de cette épouse chérie, de son héroïque sœur, de ses deux enfans,

augustes objets de ses soins, de son amour & de ses vœux douloureux. Peut-on imaginer quelle est l'horrible situation d'un monarque puissant, vertueux & irréprochable qui fait qu'il est condamné à un affreux supplice, & qui pendant trois jours entiers dans l'importunité du jour, dans la tristesse de la nuit, dans l'horreur d'un cachot, compte les momens & les heures, & accuse tour-à-tour le temps de précipiter sa marche, ou de la retarder; qui approche pour la dernière fois de tous les être qui lui sont chers & qui se voit descendre tout vivant dans un tombeau creusé par des factieux, loin des cendres de ses peres? Et cette Reine infortunée dont la vie n'est plus qu'une agonie déchirante, & cette sœur auguste, que le monde doit invoquer de son vivant, & ce foible enfant qui ne pour le sceptre n'a encore eu que des fers pour hochets, et ne trouvera plus désormais le sourire sur les lèvres de sa mere, et cette jeune Princesse que l'on craint de voir expirer dans les convulsions de la douleur, quel est leur tourment de voir, de presser, de serrer dans leurs bras et de serrer pour la dernière fois l'objet de toutes leurs affections? Au moindre bruit leur émotion, leur effroi se manifestent, ils craignent qu'on ne vienne l'arracher de leurs mains; la porte s'ouvre, les barbarer entrent, il faut se séparer; quoi pour jamais? . . . non ils ont encore l'espérance de se revoir le lendemain; mais le lendemain Louis XVI. veut épargner à sa famille ce déchirement horrible. Le Roi dans un char funebre est traîné à pas lents pendant deux longues heures à son dernier moment. Tout entier au sein de Dieu il est déjà détaché de la terre. Il arrive: quel spectacle grand Dieu! mon cœur se glace, et je frissonne d'horreur. FILS DE SAINT LOUIS, MON-

TES AU CIEL, lui dit le Saint prêtre qui l'accompagnait. Le Roi monte : sa grandeur est sans effort, sa fermeté sans ostentation, il ne s'aperçoit pas que le monde entier a les yeux fixés sur lui. Le monstre exécuter de l'odieux décret s'avance....arrête barbare ! l'huile sainte a coulé sur sa tête, c'est le fils de nos Rois, c'est ton Roi, c'est ton maître que ton bras va immoler. Louis XVI. veut parler, il n'a que le temps de dire QU'IL EST INNOCENT ET QU'IL PARDONNE. Le peuple s'attendrit : Santerre, le farouche Santerre, qui n'est sans doute ni fils, ni père, ni époux..... ni homme, précipite l'infamale exécution, de crainte que le remords ne sauve une fois l'innocence. Le signal est donné, l'Enfer fait mouvoir l'horrible machine ; on dirait qu'elle se refuse à un aussi grand crime, elle hésite.....mais, grand Dieu ! c'est pour augmenter le supplice de sa victime. Un cri douloureux se fait entendre, il déchire mon cœur, il réentend dans le Ciel, il afflige toute la terre ; l'Eternité va commencer pour lui, le Roi n'est plus, et la France est descendue au tombeau. Plus grand sur l'échafaud qu'il n'est possible de l'être sur le trône, Louis XVI. vécut comme un sage, et meurt comme un Dieu : son supplice finit et le nôtre commence.

Tyrans, bourreaux, peuple barbare, qui venez de consommer le plus grand des forfaits, craignez la vengeance du Ciel et de la terre. Déjà la providence a sauvé de vos mains le testament du Roi, monument éternel de ses vertus et de son glorieux martyre, monument, après l'Evangile, le plus respectable pour le monde entier. Il n'est plus, mais son testament respire, il vous accuse et vous condamne ; en vous pardonnant il assure votre châtement : la générosité du Roi

vous rend à mes yeux cent fois plus criminels. Malheureux ! si vous voulez conjurer la vengeance céleste, défendez au moins cet auguste enfant que les droits les plus sacrés appellent à vous gouverner. Défendez son auguste mere, sa jeune sœur, cette grande Princesse, qui peut seule, nouvelle Ste. Génévieve, protéger les remords de Paris, intercéder en votre faveur, & fléchir, s'il est possible, ce ciel que vous avez outragé.

Voyez déjà la terre entière soulevée contre vous par vous même, indignée de vos excès, & résolue de mettre un terme à vos crimes. Dans cette lutte que vous avez élevée entre la civilisation & la barbarie, dans cette guerre que vous déclarez à toutes les religions, à toutes les propriétés & à tous les Souverains, doutez vous que tous les souverains ne se réunissent pour extirper un système monstrueux, enfanté par l'intempérance de la philosophie & de toutes les passions déchainées à la fois, qu'ils ne punissent une mort que vous feriez bientôt expier à toute la terre si toute la terre ne la vengeoit pas. L'airain qui a frappé la dernière heure de votre Roi est un tocsin sonné contre vous par vous même dans l'univers entier. Comment tous les Monarques si jaloux de leur gloire & du bonheur de leurs sujets ne soutiendroient-ils pas l'honneur du diadème si horriblement outragé ? comment tous les fléaux ne suivroient-ils pas de près tous les crimes ? Les chefs odieux qui vous ont égaré, pour vous tromper encore, vous promettoient l'abondance (14) pour prix du supplice du meilleur des Rois ; le Roi n'est plus, & déjà la famine vous assiège & vous dévore. Dans vos projets insensés vous vouliez condamner toutes les nations à périr comme vous dans l'anarchie, &

toutes les nations vous condamnent à périr dans la misère. N'esperez donc point de résister à tous les malheurs qui vous menacent. Vos ports vont être bloqués, vos villes assiégées, des armées innombrables, croisant la France en tout sens, vous cerneront dans vos foyers. Comptez-vous sacrifier vos femmes, vos enfans, vos propriétés & vous mêmes, & pour qui? pour des monstres qui vous ont égarés, pour des lâches qui vous abandonneront; pour des tyrans qui vous auroient opprimés. Voulez-vous ruiner absolument votre patrie, & pour quel intérêt? pour LA LIBERTE? & quelle liberté n'aviez vous pas? quelle est l'action honnête qui vous étoit défendue? pour L'EGALITE? y croyez-vous? vos chefs en vous flattant, pour vous asservir, vos orateurs fougueux, qui vous subjuguent et vous méprisent, sont-ils vos égaux? Le domestique qui vous sert, le pauvre que vous assistez, l'enfant qui vient de naître, sont-ils vos égaux? N'avez vous pas trouvé l'Egalité dans son véritable temple, dans les tribunaux? Est-il un grand Seigneur que vous n'ayez pas pu traduire en justice et que vous n'ayez pas fait condamner? est-il un débiteur si privilégié dont vous n'ayez pas pu faire saisir les biens? le Roi ne vous avoit-il pas garanti l'Egalité de l'impôt? écoutez le jugement que toute l'Europe porte de vous. Voyez l'Angleterre si grande, si généreuse, si amie de la vraie liberté et si ennemie de l'anarchie, un moment incertaine, se décider par vos crimes. L'humanité entière est intéressée à votre châtimement: empressez-vous donc de le prévenir par un heureux repentir. Jetez-vous aux pieds du Régent, implorez auprès de lui le pardon que son infortuné frere vous a accordé; intéressez pour vous et le Ciel et son cœur: son cœur généreux

pourroit-il résister aux derniers soupirs de son Roi? tous les Rois ne sont-ils pas enclins à la clémence. Henri IV n'a-t-il pas nourri vos peres révoltés, même en les assiégant? a-t-il puni leurs fureurs autrement que par des bienfaits? faites donc comme eux pour vous délivrer et de la famine qui vous tourmente, et des tyrans qui vous oppriment, et des rémords qui vous déchirent; tombez aux pieds de ces Princes magnanimes qui vous tendent les bras, ne craignez point ce clergé qui n'a pas cessé de prier pour vous au milieu des supplices, cette Noblesse infortunée, si grande dans le malheur, qui vous plaint plus qu'elle ne se plaint elle-même, et qui n'aspire qu'à tout oublier. Ouvrez donc enfin les yeux, laissez parler vos cœurs, délivrez vos augustes captifs, réunissez la famille entière, mais le tems presse, les armées marchent, vous n'avez qu'un moment pour vous repentir et obtenir grace, et vous auriez des siècles de remords pour vous affliger : votre sort est dans vos mains : hâtez vous de vous sauver de vous mêmes.

Et vous, dont la vie entière est une grande leçon pour l'incrédule et la mort un triomphe pour la religion, vous le premier des mortels, puisque Jesus-Christ étoit Dieu, grand Roi, qui mourûtes, comme lui, en pardonnant à vos ennemis, qui priez, je n'en doute pas, aux pieds de l'Eternel pour ceux qui vous ont condamné, qui voudriez faire monter la terre au Ciel, comme votre longue agonie fit descendre le Ciel sur la terre, protégez votre Royaume infortuné, veillez sur cette Reine auguste et désolée, que dans ma douleur j'ose à peine nommer, sur votre fils, qu'en montant sur votre trône il suive vos conseils, sur cette sœur, sur cette fille, grandes Princesses, dont les vertus feront long-

tems encore nécessaires à la terre, sur ces freres déchirés de douleur qui ne peuvent vous survivre que pour vous venger, et faites surtout que leurs cœurs généreux n'ayent à conquérir la France que par des graces et des pardons. O mon maître! Monarque infortuné, GLORIEUX MARTYR, du sein d'une éternité heureuse, daignez agréer l'hommage douloureux de mon cœur, fidele écho du cœur de tous les vrais François.



EXAMEN

E X A M E N
DU DÉCRET RÉGICIDE,
DU 16 JANVIER 1793.

D'après la Constitution et toutes les Loix nouvelles, enfantées par la révolution.

REPRENONS un moment la plume; suspendons, s'il est possible, notre indignation, & commandons à notre douleur de discuter ce décret odieux, qui a assassiné le plus juste des Rois, pour en calculer l'atrocité, & en démontrer l'inhumanité révoltante; arrachons-lui tous ses prétextes vains, pour lui laisser toute son horreur, &, s'il le faut, descendons aux expressions des conjurés, parlons leur étrange langage, invoquons leurs propres loix, mais que ce soit pour les confondre à jamais.

Il est évident que ce monstrueux décret viole également toutes les loix divines & humaines, qu'il est un attentat horrible aux loix fondamentales de notre Monarchie, & que des sujets, liés à leur Souverain avant la révolution, par le serment de fidélité, liés encore depuis la révolution, par le serment que chacun d'eux avoit fait, en vertu de la nouvelle constitution, d'être fideles à la Nation, à la Loi *et au Roi*, n'ont pu, comme ils l'on fait, ni accuser ce Monarque, ni le juger, ni l'immoler.

L'énonciation seule de cette vérité suffira à l'Europe & à la postérité; mais ce qu'il faut apprendre à l'une & à l'autre, ce qu'il faut révéler à ce peuple que l'on abuse, aux provinces que l'on a égarées, ou que l'on a enchainées par la terreur, à cette ville aveugle & coupable, qui dans une stupeur déshonorante & féroce, a laissé massacrer indignement, par une assemblée de forcénés, un Roi si digne de ses respects, de sa

reconnoissance & de son amour, ce qu'il faut démontrer à l'Univers entier, pour avertir les Rois, pour éclairer les peuples; c'est que la prétendue convention nationale, dans l'accusation, dans le jugement & dans l'horrible exécution de Louis XVI., a violé de toutes les manières possibles SES PROPRES LOIX, & les droits de l'homme, si vantés, qui lui ont fait oublier tous ses devoirs, & la CONSTITUTION, *jurée en présence & sous les auspices de l'Etre-Suprême*, & son code criminel, & toutes ces loix nouvelles que le dernier des citoyens auroit eu droit d'invoquer, & que la convention n'auroit pas pu, n'auroit pas osé enfreindre, même à l'égard d'un criminel. Je surmonterai le dégoût que m'inspire cette horrible procédure, & l'horreur que j'éprouve à m'approcher des conjurés qui l'ont ourdie; je disséquerais leur jugement, je les traduirai à leur propre tribunal, & je les convaincrai d'assassinat juridique par leurs propres loix; ce sera le commencement de la vengeance publique. Je fais que la discussion sera longue, aride, qu'elle n'ajoutera rien à la sublime vertu de notre infortuné Monarque, mais elle ajoutera à l'horreur qu'inspirent ses bourreaux; elle tournera contre eux-mêmes leurs propres partisans, elle éclairera la postérité, & c'est à elle, c'est aux étrangers, à qui je viens parler.

La première réflexion qui se présente, c'est que la convention n'a pu excéder les mandats du peuple, sans attenter à la souveraineté qu'elle lui suppose. Le pouvoir de la convention est purement provisoire; elle étoit chargée de refaire la constitution, d'émettre des loix, mais ni ses loix, ni sa constitution ne pouvoient avoir le caractère obligatoire, qu'après avoir été approuvées par la majorité des assemblées primaires de la France. Jusqu'à cette sanction universelle, ses décrets, sa république, son abolition de la Royauté, tout cela restoit en simple projet: la nation pouvoit rejeter l'abolition de la Royauté, & conserver la Monarchie. Par conséquent, la convention, qui ne pouvoit agir que *provisoirement*, n'a pas pu prononcer contre le Roi un décret de mort *définitif & irréparable*: ce décret est donc une violation palpable de la souveraineté nationale. En effet, si la nation, comme

on l'a souvent dit abusivement, pouvoit se lever toute entiere, qu'elle désapprouvât la condamnation du Roi, & qu'elle remandât son Souverain à cette convention, qui ne pouvoit rien faire de définitif; qu'auroit à répondre cette assemblée criminelle & parricide? Et puisque la nation, composé de 25 millions d'hommes, ne peut pas se lever toute à la fois, pour confondre les mandataires infideles qui abusent de son nom, qui a pu dispenser ces mandataires de la consulter, de prendre ses ordres, de la même maniere dont eux-mêmes ont été nommés, par la voie des assemblées primaires. Ils le devoient, & ils ne l'ont pas fait; ils ont méprisé le peuple, envahi sa souveraineté, opprimé la nation, & assassiné son Roi, en refusant l'appel à la nation, qui avoit été proposé. S'ils ont ainsi immolé arbitrairement le Roi, que ne pourroient-ils pas faire à tous les citoyens, les uns après les autres? Et si leur pouvoir n'a de limite que leur volonté, où peut on se flatter que s'arrêtera leur injustice? Passons maintenant à l'examen du décret en lui-même.

La convention nationale a jugé Louis XVI., ou comme Roi, ou comme *simple particulier*: dans les deux cas, voyons ce qu'elle devoit faire, & ce qu'elle a fait; mettons en opposition ses propres loix & sa conduite, & comptons, s'il est possible, toutes les prévarications qu'elle a accumulées pour commettre un parricide.

P R E M I E R C A S.

LOUIS XVI., jugé comme R O I.

PREMIERE PREVARICATION.

La constitution, Chap. II. Section I. Art. II. s'exprime ainsi: *La personne du Roi est inviolable & sacrée.* D'après ce texte formel, la convention ne pouvoit pas le juger, & encore moins l'immoler à la haine des conjurés.

DEUXIEME PREVARICATION.

Art. V. Des droits de l'homme: *tout ce qui n'est pas défendu par la loi, ne peut être empêché.*

Par conséquent il ne peut y avoir de délit que ce que la loi défend. Il faut donc savoir ce qu'elle défendoit au Roi, pour savoir ce que le Roi a eu tort de faire.

La constitution prévoit les *trois seuls cas* où le Roi pourroit agir seul, & contrevir personnellement au pacte constitutionnel. Dans tous les autres cas possibles, le Roi ne pouvoit pas agir sans ministre, & la responsabilité ministérielle garantissoit l'inviolabilité du Roi.

Voici comment la constitution s'exprime, Tit. III. Chap. II. § I. Art. V. *Si le Roi n'a pas prêté le serment, (de fidélité) ou s'il l'a rétracté, il sera censé avoir abdiqué.*

Art. VI. *Si le Roi se met à la tête d'une armée & en dirige les forces contre la nation, ou s'il ne s'oppose pas par un acte formel à une telle entreprise, il sera censé avoir abdiqué.*

Art. VII. *Si le Roi étant sorti du Royaume, n'y rentroit pas après l'invitation qui lui en seroit faite, par le corps législatif, il seroit censé avoir abdiqué.*

Ainsi, d'après la constitution, le Roi ne pouvoit se rendre coupable que de trois manières : rétracter son serment, attaquer la nation à la tête d'une armée, ou s'évader du Royaume. La Loi ne prévoit pas une quatrième possibilité de délit, & le délit que la loi n'a pas prévu, ne peut pas exister, suivant l'art V., des droits de l'homme, cité ci-dessus. Or, il est évident, pour l'univers entier, & aucun des conjurés de la convention nationale n'a pu avancer le contraire ;

Que le Roi n'a point refusé, ni rétracté le serment de fidélité, & qu'il a, au contraire, prêté tous ceux que l'on a exigé de lui, sans en violer aucun, quoiqu'ils fussent tous radicalement nuls, comme étant l'effet de la coaction, & de la non liberté la plus manifeste ;

Que le Roi n'a point attaqué la nation à la tête d'une armée, & que loin de favoriser une telle entreprise, il s'est prêté à déclarer la guerre aux puissances, que l'on croyoit devoir menacer la nation, comme les ministres qu'on lui avoit donné l'avoient exigé de lui ;

Qu'il ne s'est pas évadé de son Royaume, puisqu'il n'a pas cessé d'être prisonnier depuis que la révolution a substitué en France, la licence à la li-

berté, et les clubs aux tribunaux de justice. Par conséquent, le Roi n'ayant commis aucun des trois seuls delits, prévus par la constitution, la constitution, a été violée par le jugement de la convention qui l'a déclaré coupable : cela est démontré, ou rien ne l'est dans le monde.

TROISIEME PRÉVARICATION.

En supposant contre la vérité, contre l'évidence que le Roi eut fait une des trois SEULES choses qui lui étoient défendues par la constitution, la peine prescrite par la constitution, étoit *l'abdication présumée*, c'est-à-dire, en termes plus sévères, *la déchéance* du Trône.

La convention, s'il eût été véritablement coupable, n'auroit pu que prononcer la déchéance, et le Roi, apres cette abdication légale, seroit rentré dans la classe des citoyens, suivant le texte littéral de l'art. 7 de la constitution.

La convention est donc contrevenue d'une manière bien criminelle, bien féroce à la constitution, en faisant tomber, sous un fer parricide, la tête auguste de Louis XVI.

QUATRIEME PRÉVARICATION.

Art VII. Des droits de l'homme: *Nul homme ne peut être accusé, arrêté, ni détenu, que dans les cas déterminés par la loi, et dans les formes qu'elle a prescrites.*

Le Roi a été accusé, arrêté et détenu, sans que la loi l'eût prévu dans aucun cas, à son égard, et sans remplir aucune forme.

CINQUIEME PRÉVARICATION.

Art. VIII. Des droits de l'homme: *Nul ne peut être puni qu'en vertu d'une loi établie et promulguée antérieurement au délit, et légalement appliquée.*

La convention, en s'établissant l'arbitre des destinées de son Souverain, a agi comme *législateur*, comme *juge*, ou comme *assassin*.

Comme législateur, elle n'a pas pu faire une loi rétroactive, ni rendre criminelles par son décret du 16 Janvier 1793, des actions innocentes et antérieures, Son décret n'est donc pas une loi.

Comme juge, elle ne pouvoit, prononcer qu'en vertu d'une loi promulguée antérieurement aux prétendus délits du Roi, et aucune loi antérieure, absolument aucune, ne condamnoit ni ce Monarque, ni ses actions. Son décret n'est donc pas *un jugement*.

C'est donc comme assassin que la convention a, sans pudeur, ordonné supplice, de qui? grand Dieu! . . . D'un Roi juste et irréprochable, d'un Roi, qui n'eut jamais une pensée, et qui ne fit jamais une démarche qui n'eut le bonheur de ses fujets pour objet.

SIXIEME PREVARICATION.

La constitution, Tit. III, des pouvoirs publics, porte, Art. II. *La constitution Française est représentative; les représentans sont le corps législatif et le ROI.*

La constitution, Tit. III, Chap. I, Section V, Art. VII. ajoute: *Les représentans sont inviolables, ils ne pourront être recherchés, accusés, ni jugés EN AUCUNS TEMPS, pour ce qu'ils auront DIT, ECRIT, OU FAIT, dans l'exercice de leurs fonctions de représentans.*

Par conséquent, le Roi, *représentant de la nation*, ne pouvoit être ni recherché, ni accusé, NI JUGE, pour ce qu'il avoit dit, écrit, ou fait, dans l'exercice de la Royauté, dans *aucuns temps*, même après l'abdication légale. On ne pouvoit donc objecter au Roi, ni les prétendus ordres donnés aux troupes, ni les prétendues relations avec ses augustes freres, ni ce ramas dégoûtant d'accusations invraisemblables et fausses, ni ces pieces fabriquées par des mains perfides, ni ces papiers trouvés aux Thuilleries ou ailleurs, enlevés, à dessein, sans inventaire, sans description, sans formalités légales, pour les altérer, les dénaturer, et y substituer des pieces controuvées, parce que tout ce que Louis XVI avoit dit, écrit et fait, *étant Roi*, ne pouvoit lui être objecté. Ainsi le vouloient la constitution, la raison et la justice, cette fois ci d'accord ensemble; mais ainsi ne le vouloient pas les monstres, qui avoient acheté, et les lâches qui avoient vendu le supplice de l'infortuné Monarque.

SEPTIEME PREVARICATION.

La constitution, Tit. III. Chap. V, Art. I, s'exprime ainsi : *Le pouvoir judiciaire ne peut, en AUCUN CAS, être exercé, ni par le corps législatif, ni par le Roi.*

Par conséquent, le Roi ne pouvoit pas juger le corps législatif, ni le corps législatif juger le Roi.

La convention n'avoit pas même le droit *dans aucun cas*, de juger le dernier des citoyens, et dans ses propres principes, c'est le représentant héréditaire de la Nation, c'est un Roi inviolable qu'elle a envoyé à l'échafaud : quelle tyrannie ! Quel homme déformais peut se croire en sûreté, entre les assassins du 2 Septembre, et les meurtriers de son Roi, entre la populace qui enfreint les loix, pour assassiner, et la convention qui assassine par ses prétendues loix ?

Rome fut malheureuse, sous un Néron ; Paris en compte au moins 366, parmi les souverains qui le gouvernent, et Paris vante sa liberté. Quel délire !

HUITIEME PREVARICATION.

Le Tit. III, de la constitution, Chap. III, Section I, Art. I, N. 10, porte : *La constitution délègue exclusivement au corps législatif, le pouvoir de poursuivre devant la haute cour nationale, la responsabilité des ministres et des agens principaux du pouvoir exécutif.*

En étendant cet article au chef suprême du pouvoir exécutif, en confondant le Roi inviolable, avec ses agens responsables, tout ce que la convention pourroit prétendre de plus exagéré, ce seroit d'avoir eu le droit de poursuivre l'accusation du Roi ; mais être tout à la fois accusateur et juge, c'est être bourreau ; c'est violer la constitution ; c'est insulter à la raison humaine, à la liberté publique : c'est l'acte du mépris le plus profond de la convention nationale, pour le peuple qu'elle trompe et qu'elle opprime.

D E U X I E M E C A S.

Louis XVI, jugé comme citoyen, n'étant plus Roi.

Si la convention nationale, pour affoiblir l'odieuse illégalité de sa barbare sentence, prétendoit que le Roi n'étoit plus Roi, quand elle a résolu son supplice, je lui demanderois à quelle époque il a cessé de l'être ; et comment il a pu cesser de l'être.

Je suppose, pour un moment, que le mandat que la convention a reçu, pour faire une constitution, s'étendit à détruire la Monarchie, ce qui n'est pas vrai, à abolir la Royauté ; la Royauté ne seroit abolie, que lorsque la constitution seroit faite et qu'elle auroit été sanctionnée dans toutes les assemblées primaires ; car enfin, si le peuple doit jouir une seule fois de cette souveraineté qu'on lui attribue, ce doit être au moins pour accepter, ou pour rejeter la constitution, sous laquelle il doit vivre. Or, la constitution n'est pas faite, elle n'est pas même commencée ; le peuple n'a pas manifesté son vœu dans des assemblées primaires, convoquées *ad hoc*, par conséquent la Royauté n'est abolie qu'en projet, elle existe en réalité, et le Roi avec elle. A la vérité le Roi pourroit cesser de l'être, sans que la Royauté cessât d'exister, mais la loi n'a prévu que le cas de *l'abdication volontaire*, et le Roi n'avoit point abdiqué, et le cas de *l'abdication légale*, qui n'a pas été prononcée. Le Roi n'avoit donc pas cessé d'être Roi, et la republique n'étoit encore qu'en idée. Ainsi le Roi restoit inviolable, et son inviolabilité ne permettoit pas d'attenter à sa liberté, et encore moins à sa vie.

Mais admettons un instant contre toute vérité, contre toute possibilité, que la Royauté étoit abolie, et qu'en vertu d'un jugement de fait ou de droit, le Roi n'étoit plus Roi ; je vais prouver que son supplice étoit encore un forfait, d'après le texte des loix nouvelles, enfantées par la révolution.

NEUVIEME PREVARICATION.

Constitution, Tit. III, Chap. II, Art. VIII. *Après l'abdication expresse ou legale, le Roi sera dans la classe des citoyens, et pourra être accusé et jugé comme eux, pour les actes postérieurs à son abdication.*

Le Roi n'a point été jugé comme les autres citoyens, et il n'a point été accusé et jugé pour des faits postérieurs à son abdication, c'est-à-dire, au moment où il a cessé, dit-on, d'être Roi, puisque lui et sa famille étoient prisonniers au Temple, bien avant que la convention fut convoquée, et avant que le mot de république fut encore sorti d'aucune bouche. Par conséquent, dans sa prison, il n'a pu commettre aucun délit contre la nation, et en le jugeant comme citoyen, c'est comme Roi qu'on l'a condamné, ce qui ne se pouvoit pas.

DIXIEME PREVARICATION.

Titre III, Chap. III. Section I, Art I, nombre 10. *Le corps législatif a le pouvoir de poursuivre, devant la haute cour nationale ceux qui seront prévenus d'attentat et de complot, contre la sûreté générale de l'Etat.*

Le Roi, comme particulier, pouvoit tout au plus, être poursuivi par la convention d'après cet article, mais non jugé par elle, car le pouvoir législatif, et le pouvoir judiciaire, ne peuvent pas se confondre, suivant l'Art. I, du Chapitre V.

ONZIEME PREVARICATION.

Chap. V, Art. IV. *Les citoyens ne peuvent être distraits des juges que la loi leur assigne, par aucunes commissions, ni par d'autres attributions et évocations, que celles qui sont déterminées par la loi.*

Or, aucune loi antérieure aux prétendus délits du Roi, n'en attribuoit la connoissance à la convention ; aucune loi subséquente n'a pu la lui donner, et elle a encore moins pu se l'arroger elle-même.

DOUZIEME PREVARICATION.

Le code criminel, décrété le 16 Septembre 1791,

Tit. VI, de la procédure dans le tribunal criminel, porte :

Art. I. * *Nul homme ne peut être poursuivi devant le tribunal criminel, et jugé que sur une accusation reçue par un juré.*

Art. II. *Si le juré a déclaré qu'il y a lieu à accusation, le proces et l'accusé seront envoyés au tribunal criminel.*

Art. XXIII. *Le nombre de douze jurés sera absolument nécessaire, pour former un juré de jugement.*

D'après ces trois dispositions absolues et précises du code criminel, nul homme, citoyen ou non, Roi actuel ou ci devant Roi (grand dieu quelles expressions il faut employer pour se faire entendre!) François ou étranger, nul homme ne peut être condamné, sans avoir subi l'examen de deux jurés, l'un d'accusation, et l'autre de jugement. Ce décret a été violé au préjudice de Louis XVI, par la convention, qui confondant à son gré des pouvoirs qui établissoient, dans son sein, une tyrannie illimitée, s'est créée, tout à la fois, juré d'accusation, juré de jugement et juge.

TREIZIEME PREVARICATION.

Art. XXIV. *Le président, en présence du public, de l'accusateur et de l'accusé, fera prêter à chaque juré séparément, le serment suivant.*

„ Vous jurez et promettez d'examiner avec l'attention la plus scrupuleuse, les charges portées contre un tel de n'en communiquer avec personne, jusqu'après votre déclaration, de n'écouter ni la haine, ou la mechanceté, ni la crainte, ou l'affection; de vous décider d'après les charges et moyens de défense, et suivant votre conscience et votre intime conviction, avec impartialité et fermeté, &c.

Voyons de combien d'attentats la formule de ce serment accuse la convention parricide.

1°. Puisque cette convention s'étoit substituée au

* Cet article est conforme à l'Art IX, du Chap. V, Tit. III, de la constitution qui s'exprime ainsi.

En matiere criminelle, nul citoyen ne peut être juge, que sur une accusation reçue par des jurés, ou decretée par le corps législatif, dans le cas où il lui appartient de poursuivre l'accusation, et l'application de la loi sera faite par des JUGES.

juré, pour ordonner le meurtre du Roi, chacun de ses membres devoit donc prêter le serment ci-dessus, et aucun ne l'a fait.

QUATORZIEME PRÉVARICATION.

2°. Jusqu'après l'émission de leur vœu, les membres ne pouvoient, d'après ce serment, *communiquer de l'affaire avec personne*, et ils en communiquoient cependant avec tout le club des jacobins, avec les folliculaires, avec les groupes du Palais Royal; ils associoient les tribunes à leurs pensées, et par conséquent s'associoient aux pensées des tribunes; le fanatisme de la populace devenoit leur conscience, et leur bouche impure l'organe de toutes les passions.

QUINZIEME PRÉVARICATION.

3°. Ils devoient se décider d'après *les moyens de défense*, mais non-seulement ils ont mis à l'écart le plaidoyer de M. de Seze, et ont reproduit, avec une mauvaise foi révoltante, toutes les objections qu'il avoit détruites, mais ils ont rejeté toutes les pièces de décharge qui leur ont été présentées; ils n'ont pas même décacheté le paquet, envoyé de Londres, qui contenoit des preuves irrécusables, et des moyens de défense péremptoires.

SEIZIEME PRÉVARICATION.

4°. Ils devoient prononcer, sans écouter la haine et la méchanceté, et l'Europe entière a été indignée de la haine que chacun manifestoit pour le Roi, de la prévention fougueuse et atroce qui exaltoit tous les esprits. Un député n'a-t-il pas osé dire, en opinant dans le procès du Roi, *qu'il regrettoit de ne l'avoir pas poignardé le 10 Août, lorsqu'il se réfugiait dans l'assemblée* (15): un pareil monstre pouvoit-il jamais être admis à opiner comme JUGE.

DIX-SEPTIEME PRÉVARICATION.

5°. Ils devoient prononcer dans leur conscience, suivant leur intime conviction, et il n'y en a pas eu un seul qui l'ait eue cette conviction intime, puisque tous se sont décidés uniquement par de pures con-

fidérations, par des calculs politiques, qu'on ne pardonneroit pas à Machiavel, qui seroient horribles dans un conjuré, dans un chef de parti, mais qui déshonorent l'Espece humaine, quand ils sont à la fois l'ouvrage de 700 législateurs.

DIX-HUITIEME PRÉVARICATION.

Le Tit. VII, de l'examen et de la conviction, porte: Art IX. *Lorsque les témoins de l'accusateur public auront été entendus, l'accusé pourra faire entendre les siens.*

La convention a décidé contre ce texte formel, que le Roi ne pourroit pas faire entendre des témoins, parce qu'on les multiplieroit, et que l'affaire tireroit en longueur.

DIX-NEUVIEME PRÉVARICATION.

Art. XXII. *Le président ordonnera aux jurés, de se retirer dans leur chambre: ils y resteront sans pouvoir communiquer avec personne.*

Non-seulement l'assemblée a délibéré en public, sur le sort du Roi, mais elle a délibéré sous le joug des tribunes, dont les cris, les vociférations, les violences, ne permettoient pas évidemment à la convention de prononcer en liberté.

VINGTIEME PRÉVARICATION.

Art. XXIV. *Chaque juré, en commençant par leur chef, donnera d'abord sa déclaration sur le fait, pour décider si le fait, porté dans l'acte, est constant ou non.*

La convention est contrevenue absolument à cet article, elle n'a prononcé, en aucune maniere, que tels délits prétendus, dont le Roi étoit accusé, fussent constants, et elle a assassiné le Roi, sans s'assurer de l'existence des faits matériels qu'on lui imputoit.

VINGT-UNIEME PRÉVARICATION.

Art. XXVIII. *L'opinion de trois jurés suffira toujours en faveur de l'accusé, soit pour décider que le fait n'est pas constant, soit que l'accusé n'est pas convaincu,*

soit pour décider en sa faveur, les questions relatives à l'intention.

Si sur 12 jurés, 3 voix fussent pour la décharge de l'accusé il en faut donc 10 sur 12, c'est-à-dire, les 5 6me. pour le faire condamner, & la convention a ordonné l'affassinat du Roi, à la simple pluralité de 366 voix, sur 721, quoiqu'il eût dans cette hypothèse 234 voix, aux delà de ce qu'il en falloit pour le sauver. Mais il y a plus: le Roi a été massacré par la *minorité*, & je le prouve en relevant les erreurs de leur calcul.

La convention étoit composée de 748 membres, y compris la députation d'Avignon. Un étoit mort, restoit 747. Onze étoient absens par commission, restoit 736. Les absens volontaires, sans cause, ou sous un prétendu prétexte de maladie, ceux qui n'ont pas opiné, n'ont pas voulu évidemment voter pour la mort, & le Sr. Castel, qui s'est fait porter dans l'assemblée, tout malade qu'il étoit, pour demander le bannissement, en est la preuve. Or, sur 736 membres, il falloit 369 voix, pour avoir la majorité d'une seule, & il n'y en a eu que 366, comme l'attestent tous les journaux. Et que seroit-ce donc encore, si sur ces 366 voix, on retranchoit, & ce parent dénaturé que tous les loix obligeoient de se recuser, & ces prêtres apostats, & les voix qui, comme celle de Valazé, ont été comptées pour la mort par des secrétaires infidèles, quoique données pour sauver la vie du Roi, & tous les députés, tous les folliculaires qui avoient manifesté antérieurement une haine pour le Roi, qui devoit les exclure de le juger, & l'athée Dupont, qui ne croit point à Dieu, & qui veut qu'on croie à sa justice, & tous ces députés foibles que les violences & les menaces ont forcé de voter, contre leur propre vœu.

Ainsi, une *minorité* de 3 voix a consommé, soi-disant légalement, au nom d'une nation corrompue, ou paralysée le plus grand des attentats.

Manuel, étonné pourtant du réveil de sa conscience, effrayé de ce qu'un si grand & si horrible événement étoit consommé par 5 voix, dans le calcul le plus favorable au crime, a donné sa démission. Kerfaint si violent, contre le Roi lui-même, qui

avoit eu la démence de le déclarer coupable, a suivi l'exemple de Manuel, & la convention épouvantée de ces remords, pour en arrêter le cours, a fait faire le lendemain un second appel, dans lequel des lâches subjugués pendant la nuit, par la terreur, ont varié, & ont ajouté quelques voix corrompues, à la prétendue majorité des assassins. Mais en admettant même leurs calculs, en supposant qu'on ne dût compter que 721 votans, ce qui n'est pas vrai, toujours est-il incontestable, que d'après leurs propres loix, il leur en falloit les cinq sixiemes pour condamner, je ne dis pas leur Souverain, mais un simple particulier, mais tout homme, comme s'expriment leurs propres décrets. Il leur falloit donc 600 voix, sur 721, pour ordonner ce grand crime ; or, dans l'hypothese la plus favorable à leurs barbares intentions, en admettant toutes leurs bases, ils n'avoient que 366 voix, il leur en manquoit donc 234, pour oser prononcer leur fatal arrêt, le Roi avoit, par conséquent 234 voix, au delà de celles qui lui étoient nécessaires pour être sauvé. Un simple particulier, le dernier des citoyens, je dirai plus un grand criminel, tout homme, a la place du Roi, qui auroit eu 120 voix pour lui dans cette assemblée meurtriere, d'après ses propres loix, eût échappé à la mort. Le Roi, le plus juste des Rois, le plus vertueux, à ces 120 voix, il en a 234, au delà, malgré l'influence tyrannique des tribunes soudoyées, & les poignards des conjurés, levés sur tout ce qui est suspect, d'être juste ou même modéré, & le Roi succombe, & le crime triomphe insolemment, & le féroce Santerre étouffe dans sa barbarie, & la voix d'un Roi innocent, & les cris d'un peuple, prêt à se livrer à ses remords.

VINGT-DEUXIEME PRÉVARICATION.

Tit. VIII. Du jugement & de l'exécution, porte :
 Art. XI. *Le président, après avoir recueilli les voix, & avant de prononcer le jugement, lira le texte de la loi, sur laquelle il est fondé.*

Le président n'a point lu ce texte, & n'a pas pu le lire, puisqu'il n'existoit aucune loi qui autorisa le meurtre du Roi.

VINGT-TROISIEME PRÉVARICATION.

Art. XIV. *Lorsque le jugement de la condamnation aura été prononcé à l'accusé, il sera sursis pendant trois jour à son exécution.*

Le Roi a demandé le sursis, & il lui a été refusé.

VINGT-QUATRIEME PRÉVARICATION.

Art. XV. *L'accusé aura le droit de se pourvoir en cassation contre le jugement du Tribunal.*

Le Roi a usé de ce droit, il a interjeté appel à la nation, ce qui étoit une demande en cassation, puisque la nation peut seule casser les jugemens de ses commissaires, puisqu'elle en a le droit, & la convention a rejeté cette demande en violant également, & ses propres loix, & cette souveraineté du peuple qu'elle invoque, quand il lui plaît, & qu'elle méprise lorsqu'elle le veut.

Il est évident, d'après ces prévarications accumulées dans un seul décret, non-seulement que l'infortuné Louis XVI. étoit irréprochable sur tous les points, mais que l'appareil de son prétendu jugement n'a été de la part des conjurées qu'un moyen plus efficace que ceux qu'ils avoient tenté précédemment d'assassiner ce Monarque.

François, Parisiens, Peuple qu'on abuse, voilà la vérité; réveillez-vous enfin, voyez dans quel abyme on vous a précipité; n'attendez pas que vos oppresseurs, vous égorgant les uns par les autres, fassent de la France un vaste tombeau. Vous êtes tous perdus, sans espoir, si vous ne vous hâtez d'abjurer vos cruelles erreurs, de reconnoître notre jeune Roi, & le régent, & de juger vos ennemis.



N O T E S.

1. (Page 19, ligne 29.) Le prix des grains a été constamment le Baromètre de la révolution. Il augmentoit toutes les fois que l'on vouloit faire des émeutes populaires. & exercer quelque violence contre le Roi. Il diminuoit subitement dès qu'on avoit humilié la Royauté, ou qu'on lui avoit arraché quelque sacrifice. On a employé ce moyen avec le plus grand succès, pour calomnier le Roi. Il servit de prétexte à la journée du 5 Octobre 1789. Le peuple disoit qu'il alloit chercher à Versailles le *boulangier*, le *boulangere* & le *petit mitron*, & lorsqu'on ramena le lendemain le Roi, la Reine & le Dauphin prisonniers à Paris, des voitures de bled suivirent en grand nombre le cortège; & Necker qui avoit le département des subsistances, avoit tout l'honneur de l'abondance & laissoit accuser le Roi d'avoir produit la disette.

2. (Page 23, ligne 18.) M. Pilate de Rozier, excellent Professeur de Physique, s'élança le premier dans l'air avec l'étonnante & inutile machine que M. de Montgolfier avoit inventée. Le Roi lui accorda des lettres de Noblesse, & une pension qu'il n'avoit pas demandée. Il tenta près de Boulogne une expérience aérostatique, pour franchir le pas de Calais. Un accident fit faire une explosion à son ballon, & il fut réduit en cendres à plus de mille toises au dessus de cette terre, que les talens honoroient alors, & qui a vu depuis tant de talens se deshonorer.

3. (Page 34, ligne 11.) Dans le moment même où les factieux, pour échauffer les esprits & préparer la révolution, répétoient avec tant de mauvaise foi que le Tiers-Etat étoit exclu de toutes les dignités; cet Ordre avoit produit M. Necker, premier Ministre; M. de Villedieu, Secrétaire d'Etat; le Maréchal de Vaux; le savant & vertueux Evêque de Boulogne, & un grand nombre de dignitaires dans toutes les classes. Sous Louis XV., il y eut plus de Ministres tirés du Tiers-Etat que de la Noblesse, & sous les regnes précédens on avoit vu un grand nombre de rôturiers, devenir Chanceliers, Ministres, Maréchaux de France, Ambassadeurs, Généraux de terre & de mer, Evêques, Magistrats du premier Ordre, Commandeurs des Ordres du Roi, &c. Le Tiers-Etat possédoit toutes les places lucratives. Il s'enrichissoit lorsque la Noblesse se ruinoit pour l'Etat, & des mariages réunissoient souvent ces deux Ordres, d'ailleurs confondus sans cesse dans la société. Le Tiers-Etat étoit véritablement le noviciat de la Noblesse.

4. (Page 36, ligne 4.) Le Prince Charles de Lorraine a été plus connu dans la jeunesse sous le nom de Prince de Lambesc. La maison d'Autriche & la maison de Lorraine, qui étoient dans l'origine deux branches de la même maison, se sont réunies par le mariage de Marie-Thérèse & de François I. Cette auguste Maison, a donné 18 Empereurs à l'Allemagne, y compris l'Empereur régnant.

5. (Page 36, ligne 34.) Il est juste de conserver le nom des personnes qui accompagnèrent le Roi dans sa voiture. Le Marquis de Mailly

Mailly de Nefle, qui ne passoit pas pour courtisan, & qui alloit peu à la Cour, s'empressa de partager l'honneur, ce jour là très-périlleux, de suivre le Roi. Le Prince de Beauveau & le Comte d'Estaing, furent aussi du cortège.

6. (Page 37, ligne 16.) M. Necker revint le 27 Juillet 1789, et le 4 Août on dépouilla la Noblesse de ses propriétés, on envahit celles du Clergé, on sappa les fondemens de la Religion qui fut bientôt anéantie. Pour imposer silence aux deux premiers Ordres on fit brûler des châteaux dans toutes les provinces, et l'on commença à massacrer des Ecclesiastiques et des Gentilshommes. M. Necker, qui rentrait en France au milieu des victimes immolées de toutes parts, vint triompher à l'hôtel-de-ville de Paris, avec Madame Necker et sa fille, de la violence que l'on faisoit au Roi, & de la destruction de la Monarchie. Il demanda grace pour M. de Bezenval, son ami, dont il connoissoit mieux que personne la conduite; on la lui promit, mais on la rejeta et il ne donna pas sa démission.

7. (Page 38, ligne 15.) M. le Chevalier de Mayer, Envoyé extraordinaire de l'Ordre de Malthe à la Cour de Vienne, qui a soutenu les droits de son Ordre avec beaucoup de zèle, d'activité et de succès a bien voulu me communiquer tous les mémoires qu'il a faits à cette occasion. Ce sont des matériaux très-précieux pour l'auteur, qui font autant d'honneur à sa plume qu'ils doivent être utiles à son Ordre.

8. (Page 28, ligne 29.) M. de la Fayette créa le principe que l'insurrection étoit le plus saint des devoirs. On fêta les soldats de Châteauneux, fortis des galères, et les assassins d'Avignon, d'Arles, de Nîmes, etc. etc.

9. (Page 41, ligne 8.) Pour être juste il faudroit pouvoir nommer tous les braves Gardes-du-Corps qui étoient de service au Château de Versailles, et qui se conduisirent tous avec tant de courage et d'intrépidité. Dans l'impossibilité de recueillir leurs noms, nous croyons devoir consacrer ici ceux des principales victimes de cette nuit exécrable (le Marquis de Savonnière, étant à cheval sur la place d'armes, eut le bras cassé d'un coup de feu, et en mourut. M. de Moucheron fut exposé à un supplice, dont la férocité & la barbarie sont impossibles à indiquer. M. Deshutes & M. de Varicourt furent massacrés aux postes, que leur honneur ne leur permit pas d'abandonner. M. du Repaire et M. Miomandre, mutilés, criblés de blessures, furent laissés pour morts à la porte de l'appartement de la Reine, dont ils sauverent les jours. Le ciel devoit à leur héroïsme de les ressusciter, & ils vivent.

10. (Page 54, ligne 18.) M. de Limon est le seul des premiers officiers de M. le Duc d'Orléans, & même de toute sa maison, qui ait donné volontairement sa démission. Tous les autres, quoique très-purs, tels que le loyal et vertueux chevalier de D... M. le Comte de T. M. le Vicomte de la T... M. le Comte d'O... M. le Comte de Barbançon, gouverneur du château de Villers-cotterets, & premier veneur, ne pouvant désespérer des opinions de ce Prince & de sa conduite, lui sont restés attachés jusqu'au moment de la suppression de leurs places, tant l'illusion étoit générale.

11. (Page 54, ligne 34.) M. le Duc d'Orléans, en s'égarant, a dit qu'il faisoit son devoir. Le mien étoit de dire la vérité, & je n'aurois pu l'affoiblir sans me déshonorer.

12. (Page 55, ligne 33.) Voyez le discours de M. le Duc d'Orléans, sur les principes de S. A. S. Madame la Duchesse d'Orléans, dans la séance du 21 Novembre 1792, *Moniteur*, No. 328.

13. (Page 56, ligne 37.) Voyez le *Moniteur* du 16 Janvier, page 72. Séance du 14 Kerfaint a dit : " Le Président n'a-t-il pas poussé l'oubli, l'abnégation de lui-même, jusqu'à professer : *je suis en insurrection ; j'assomme le premier Roland jte, Feuillant, Brissotin, qui votera pour l'ap- pel au temple.* "

14. (Page 61, ligne 33.) Le Gendre membre de la Convention, si connu par sa férocité, disoit dans l'Assemblée, depuis trois mois, *que la penurie des subsistances ne provenoit que de ce que le tyran respiroit encore.*

15. (Page 75, ligne 32.) Expressions de Merlin, dans la Séance du 3 Decembre. Voyez le *Moniteur*, No. 339.

TESTAMENT DE LOUIS XVI.

ROI DE FRANCE.

AU nom de la Très Sainte Trinité, du Pere & du Fils & du Saint-Esprit. Aujourd'hui, 25^{me} jour de Decembre 1792, moi, LOUIS XVI du nom, Roi de France, étant depuis plus de quatre mois, renfermé avec ma famille dans la tour du Temple à Paris, par ceux qui étoient mes sujets, & privé de toute communication quelconque, même, depuis le onze du courant, avec ma famille; de plus impliqué dans un procès, dont il est impossible de prévoir l'issue, à cause des passions des hommes, & dont on ne trouve aucun prétexte ni moyens dans aucune loi existante, n'ayant que Dieu pour témoin de mes pensées, & auquel je puisse m'adresser, je déclare ici en sa présence mes dernières volontés & mes sentimens.

Je laisse mon ame à Dieu, mon Créateur; je le prie de la recevoir dans sa miséricorde, de ne pas la juger d'après ses mérites, mais par ceux de notre Seigneur J. C., qui s'est offert en sacrifice à Dieu

son Pere, pour nous autres hommes, que nous en fussions & moi le premier.

Je meurs dans l'union de notre Sainte Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, par une succession non interrompue de St. Pierre, auquel J. C. les avoit confiés.

Je crois fermement, & je confesse tout ce qui est contenu dans le symbole & les commandemens de Dieu & de l'Eglise, les sacremens & les misteres, tels que l'Eglise Catholique les enseigne et les a toujours enseignés. Je n'ai jamais prétendu me rendre juge dans les différentes manieres d'expliquer les dogmes, qui déchirent l'Eglise de J. C.; mais je m'en suis rapporté & rapporterai toujours, si Dieu m'accorde vie, aux décisions que les supérieurs ecclésiastiques, unis à la sainte Eglise Catholique, donnent & donneront, conformément à la discipline de l'Eglise, suivie depuis J. C.

Je plains de tout mon cœur nos freres, qui peuvent être dans l'erreur: mais je ne prétends pas les juger, & je ne les aime pas moins tous en J. C., suivant ce que la charité chrétienne nous enseigne. Je prie Dieu de me pardonner tous mes péchés, j'ai cherché à les connoître scrupuleusement, à les détester & à m'humilier en sa présence. Ne pouvant me servir du Ministère d'un Prêtre Catholique, je prie Dieu de recevoir la confession que je lui en ai faite, & sur-tout le repentir profond que j'ai d'avoir mis mon nom (quoique cela fût contre ma volonté à des actes qui peuvent être contraires à la discipline & à la croyance de l'Eglise Catholique, à laquelle je suis toujours resté sincèrement uni de cœur. Je prie Dieu de recevoir la ferme résolution où je suis, s'il m'accorde vie, de me servir, aussitôt que je le pourrai, du Ministère d'un Prêtre Catholique, pour m'accuser de tous mes péchés, & recevoir le sacrement de pénitence.

Je prie tous ceux que je pourrois avoir offensés par inadvertence (car je ne me rappelle pas d'avoir fait sciemment aucune offense à personne,) ou ceux à qui j'aurois pu avoir donné de mauvais exemples ou des scandales, de me pardonner le mal que je peux leur avoir fait, je prie tous ceux qui ont

de la charité, d'unir leurs prières aux miennes, pour obtenir de Dieu le pardon de mes péchés.

Je pardonne, de tout mon cœur, à ceux qui se sont faits mes ennemis, sans que je leur en aie donné aucun sujet, & je prie Dieu de leur pardonner, de même qu'à ceux qui, par un faux zèle, ou par un zèle mal-entendu, m'ont fait beaucoup de mal.

Je recommande à Dieu, ma femme & mes enfans, ma sœur & mes tantes, mes frères, & tous ceux qui me sont attachés par le lien du sang, ou par quelque autre manière que ce puisse être; je prie Dieu, particulièrement, de jeter des yeux de miséricorde, sur ma femme, mes enfans & ma sœur, qui souffrent depuis long-tems avec moi, de les soutenir par sa grace, s'ils viennent à me perdre, & tant qu'ils resteront dans ce monde périssable.

Je recommande mes enfans à ma femme; je n'ai jamais douté de sa tendresse maternelle pour eux; je lui recommande sur-tout d'en faire de bons chrétiens, et d'honnêtes hommes, de ne leur faire regarder les grandeurs de ce monde-ci, (s'ils sont condamnés à les éprouver,) que comme des biens dangereux & périssables, & de tourner leurs regards vers la seule gloire solide & durable de l'éternité; je prie ma sœur de vouloir continuer sa tendresse à mes enfans, & de leur tenir lieu de mère, s'ils avoient le malheur de perdre la leur.

Je prie ma femme de me pardonner tous les maux qu'elle souffre pour moi, & les chagrins que je pourrois lui avoir donnés dans le cours de notre union; comme elle peut être sûre que je ne garde rien contre elle, si elle croioit avoir quelque chose à se reprocher.

Je recommande bien vivement à mes enfans, après ce qu'ils doivent à Dieu, qui doit marcher avant tout, de rester toujours unis entr'eux, soumis & obéissans à leur mère, & reconnoissans de tous les soins & les peines qu'elle se donne pour eux & en mémoire de moi. Je les prie de regarder ma sœur comme une seconde mère.

Je recommande à mon fils, s'il avoit le malheur de devenir Roi, de songer qu'il se doit tout entier au bonheur de ses concitoyens, qu'il doit oublier

toute haine & tout ressentiment, & nommément ce qui a rapport aux malheurs & aux chagrins que j'éprouve; qu'il ne peut faire le bonheur des peuples, qu'en regnant suivant les loix; mais en même tems qu'un Roi ne peut les faire respecter, & faire le bien qui est dans son cœur, qu'autant qu'il a l'autorité nécessaire, & qu'autrement, étant lié dans ses opérations & n'inspirant point de respect, il est plus nuisible qu'utile.

Je recommande à mon fils, d'avoir soin de toutes les personnes qui m'étoient attachées, autant que les circonstances ou il se trouvera lui en donneront les facultés; de songer que c'est une dette sacrée, que j'ai contractée envers les enfans ou les parens de ceux qui ont péri pour moi, & ensuite de ceux qui sont malheureux pour moi.

Je fais qu'il y a plusieurs personnes de celles qui m'étoient attachées, qui ne se sont pas conduites envers moi comme elles le devoient, & qui ont même montré de l'ingratitude; mais je leur pardonne. (Souvent dans les momens de trouble & d'effervescence on n'est pas le maître de soi), & je prie mon fils, s'il en trouve l'occasion, de ne songer qu'à leur malheur.

Je voudrois pouvoir témoigner ici ma reconnaissance à ceux qui m'ont montré un attachement véritable & désintéressé; d'un côté, si j'ai été sensiblement touché de l'ingratitude & de la déloyauté de gens à qui je n'avois jamais témoigné que des bontés, à eux, ou à leurs parens ou amis; de l'autre, j'ai eu de la consolation à voir l'attachement & l'intérêt gratuit que beaucoup de personnes m'ont montrés. Je les prie d'en recevoir tous mes remerciemens: dans la situation où sont encore les choses, je craindrois de les compromettre, si je parlois plus explicitement; mais je recommande spécialement à mon fils, de chercher les occasions de pouvoir les reconnoître.

Je croirois calomnier cependant les sentimens de la Nation, si je ne recommandois ouvertement à mon fils Mrs. de CHAMILLY & HUE, que leur véritable attachement pour moi avoit portés à s'enfermer avec moi dans ce triste séjour, & qui ont pensé en

être les malheureuses victimes ; je lui recommande aussi CLÉRY, des soins duquel j'ai eu tout lieu de me louer depuis qu'il est avec moi : comme c'est lui qui est resté avec moi jusqu'à la fin, je prie Messieurs de la Commune de lui remettre mes hardes, mes livres, ma montre, ma bourse, & les autres petits effets qui ont été déposés au Conseil de la Commune.

Je pardonne encore très-volontiers à ceux qui me gardoient, les mauvais traitemens & les gênes dont ils ont crû devoir user envers moi : j'ai trouvé quelques ames sensibles & compatissantes ; que celles-là jouissent dans le cœur, de la tranquillité que doit leur donner leur façon de penser !

Je prie Mrs. de Maleherbes, Tronchet & Deseze, de recevoir ici tous mes remerciemens & l'expression de ma sensibilité, pour tous les soins & les peines qu'ils se sont donnés pour moi.

Je finis en déclarant devant Dieu, & prêt à paroître devant lui, que je ne me reproche aucun des crimes qui sont avancés contre moi.

Fait double à la Tour du Temple, le 25 Décembre 1792.

Signés LOUIS.

DERNIERES PAROLES DU ROI SUR L'ECHAFAUD.

Je pardonné à mes ennemis ; je désire que ma mort fasse le salut de la France. je meurs innocent.



fi
e.
c
e
a
u
r.
u
i.
le
on
e,
le
fe
re
ui
re
s.
D.
//e

